

REMARQUES
SUR
LES ERREURS
DE L'HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DE

MR. GUILLAUME THOMAS RAYNAL,

PAR RAPPORT AUX AFFAIRES DE L'AMÉRIQUE-SEPTENTRIONALE, &c.

Par M. THOMAS PAINE Maître ez-Arts de l'Université de Pensylvanie, Auteur des diverses Brochures publiées sous le Titre de SENS COMMUN, Ministre des Affaires Etrangères pour le Congrès, &c.

Traduites de l'Anglais & augmentées d'une préface & de quelques notes, par A. M. CERISIER.






A BRUXELLES,
Chez B. LE FRANCQ, Imprimeur-Libraire,
Rue de la Magdelaine.

M. DCC. LXXXIII.

PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR.

JE n'ai pas cru devoir ſuivre l'exemple de ces Traducteurs qui, ſous prétexte de conſulter le goût de leur nation & de ménager ſa délicateſſe, croient devoir mutiler les originaux qu'ils font paſſer dans une autre langue, & n'offrent qu'une copie infidele & trompeuſe. On pardonne encore cette liberté, quand les originaux n'étaient pas deſtinés au grand jour, & qu'ils auraient eu beſoin d'une refonte dans la langue même où ils ont paru. C'eſt aſſez ſouvent le cas, pour des ouvrages dérobés ou poſthumes. Cette conſidération m'a engagé à conſerver avec un ſcrupule reſpectueux le texte de l'Auteur que je traduis; quoiqu'il m'ait offert quelquefois des paſſages qu'un goût minutieux & délicat aurait immolés. Je n'ai pas touché au fond; je me ſuis borné

à changer la forme de Lettres que l'Auteur avait donnée à son écrit, forme d'autant plus facile à faire disparaître, que l'Auteur ne porte jamais la parole à Mr. *Raynal*, auquel son écrit est adressé. Je me flatte que Mr. *Paine* voudra bien me pardonner cette liberté, qui ne peut contribuer qu'à l'avantage de son écrit, en offrant au premier coup-d'œil les sujets intéressans qu'il traite & fixant ainsi l'attention des lecteurs, qui saisiront beaucoup mieux les objets indiqués sous cette division méthodique. Je me suis encore permis une autre liberté qui, j'espere, ne peut nuire à l'ouvrage en Europe. L'original affecte de prodiguer avec une générosité trop affectée, la qualification d'*Abbé* à l'Auteur de l'*Histoire Philosophique & Politique*. Mais comme les principes hardis répandus dans cette *Histoire*, & particulierement le titre & les attributs sous lesquels l'Auteur s'est fait *portraire* dans la derniere édition, in-

ſinuent, ſans autre commentaire, que ce titre ſuranné le flatte beaucoup moins que celui de *Philoſophe*, nous avons cru devoir nous prêter au deſir de Mr. *Raynal*. Nous avons ſubſtitué généralement la dénomination d'*Hiſtorien Philoſophe* à celle d'*Abbé*.

Quand au fonds & à l'importance de ces remarques, c'eſt au public à en juger. On ne peut cependant s'empêcher d'obſerver en les liſant que ſi Mr. *Raynal* eût pu ſe procurer les informations qu'on trouvera dans l'écrit de Mr. *Paine*, s'il eût montré moins de précipitation à juger des motifs, avant d'avoir été à même de comparer les effets & les cauſes, il aurait offert un Tableau plus fidele & certainement plus intéreſſant d'une Révolution, qu'il regarde lui-même, comme un des plus grands événemens que les annales du monde nous retracent. Le grand nombre des propriétaires de la derniere Edition de *l'Hiſtoire Philoſophique & Politique* ou de

la brochure qu'on en a détachée ſous le titre de *Révolution de l'Amérique*, ne peuvent donc ſe paſſer de celui, dont voici la traduction. Il lui ſert, comme on l'a dit dans les annonces publiques, de correctif & de ſupplément néceſſaires. Nous ferions cependant tort à ſon mérite, ſi nous bornions ſon utilité aux propriétaires de l'ouvrage qu'il réfute. On peut aſſurer que tous les peuples & toutes les claſſes d'hommes y trouveront des inſtructions intéreſſantes ; la France, pour y connaître le tableau des diſpoſitions des Américains envers elle ; l'Angleterre pour y voir les ſuites funeſtes de ſa fauſſe politique; les Etats maritimes pour connaître les relations qu'ils pourront former dans cet Empire naiſſant; les hommes d'Etat pour régler leur politique d'après les nouvelles perſpectives qu'on leur préſente ; & les philoſophes pour puiſer dans une mine féconde d'inſtructions morales & philantropiques.

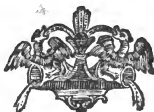
Je ne sais quels Ecrivains généreux ont fait à Mr. *Raynal* l'honneur d'avoir prédit l'éruption & l'issue de cette guerre. L'équité nous force à rejeter cette opinion. Nous avons entre les mains des Pamphlets Anglais où, dès les années 1758 & 1759, on prédisait la défection prochaine des Colonies. Cette idée fut surtout inculquée avec véhémence, lorsqu'on vit dans la derniere paix, le ministere Anglais, abandonner les avantages sûrs des Antilles, pour se réserver le Canada où le voisinage redouté des Français aurait forcé les Colons à se tenir aveuglément attachés à la Métropole. C'est une chose curieuse que d'entendre les Prophéties hasardées par Mr. *Raynal*. Après avoir exagéré les désavantages des Alliés combinés contre l'Angleterre, *qui peut*; dit-il, décider, *qui peut prévoir quel sera l'événement?* Et dans un autre endroit, *Supposons*, dit-il, *que la maison de Bourbon ait les avan-*

tages dont elle a pu se flatter. Ainsi en 1782, il n'osait encore décider sur l'issue de cette grande querelle. Nous avons le plus grand respect pour un des premiers Ecrivains de ce siecle. Nous lui avons rendu nos hommages en trop d'occasions, pour qu'on puisse révoquer en doute la sincérité de cet aveu (1). Nous, cependant, qui sommes à une distance si vaste de la sphere de ce sublime Ecrivain, nous avons été plus hardis & plus heureux dans nos observations prophétiques. Toujours en garde contre les prestiges des Ministres Britanniques, que nous n'avons jamais regardés comme des ora-

(1) Témoin, entr'autres, la Lettre d'un Genevois à Thomas Guillaume Raynal, qui nous attiré des injures si honorables. Voyez-la dans le No. LXXVI du *Politique Hollandais*; feuille périodique, qui, de l'aveu même de ceux qui la déchirent, après avoir élevé jusqu'aux cieux & l'ouvrage & l'auteur, n'a pas peu influé sur les déterminations politiques qu'on a vu adopter dans les Pays-Bas-Unis, sur divers objets intéressans & particulierement sur les affaires de l'Amérique; on y trouve en effet tous les principes de plusieurs discours & écrits, & une multitude des observations de Mr. Paine.

cles ſans appel, nous oſions aſſurer dans les commencemens de l'année 1778 (*Voyez la dédicace du Tome III du Tableau de l'Hiſtoire des Provinces-Unies* & les obſervations *impartiales d'un vrai Hollandais*), ainſi long-tems, avant que l'ouvrage de Mr. *Raynal* eût paru, *que le ſuccès de la Révolution Américaine était décidé* : Nous diſions, en propres termes en 1778 ; *Quand l'Angleterre aurait les ſuccès les plus brillans ſur mer, elle n'en ſerait pas plus en état de faire la conquête de l'Amérique. Quand je verrais la marine de la France détruite, toutes ſes poſſeſſions au-déla des mers conquiſes, je ne croirais pas devoir en conclure la ſoumiſſion des Américains... Ce n'eſt pas à l'Amérique que quelques échecs peuvent devenir fatals ; elle peut même ſe ſoutenir malgré de grands revers ; mais le moindre revers a les conſéquences les plus funeſtes pour l'Angleterre ; la ſoumiſſion des Colonies*

ne peut venir que de leur volonté. Mais il ſaut bien peu connaître les motifs qui leur ont mis les armes à la main, les attraits de l'indépendance pour des ames libres & la ſituation actuelle des eſprits en Amérique, pour oſer eſpérer cette révolution. Leurs malheureuſes diviſions inteſtines peuvent enchaîner leurs opérations offenſives & retarder leur triomphe ; mais non pas opérer leur ſoumiſſion.



IN-

INTRODUCTION
DE
MR. PAINE.

UNE traduction faite à Londres d'une production originale écrite en Français par l'Abbé Raynal fur la Révolution de l'Amérique Septentrionale ayant été réimprimée à Philadelphie, & en d'autres endroits des Etats-Unis; & la diftance où l'Auteur s'eft trouvé du théâtre de la guerre & de la politique, l'ayant induit en erreur fur plufieurs faits ou fur les caufes & les motifs qui les ont produit; le Traité fuivant eft publié dans l'idée de les rectifier, & d'empêcher que le mélange d'erreurs accidentelles dans les faits hiftoriques ne fe gliffe dans l'hiftoire, fous la fanction du tems & du filence.

L'Editeur de l'Edition de Londres avait intitulé cet ouvrage : *Revolution de l'Amérique*, par L'ABBÉ RAYNAL, & les Libraires Américains ont fuivi cet exemple. Mais j'ai fu depuis & je crois être bien informé, qu'on avait eu recours à des moyens obliques, pour fe procurer de l'imprimeur, l'écrit que l'on pourrait intituler plus proprement *Réflexions fur la Révolution*; & qui n'eft qu'une partie

d'un ouvrage plus confidérable qui était alors fous preffe. Il paraît que c'eft à un Anglais qu'il faut attribuer ce procédé; & quoique dans un avertiffement il ait cherché à couvrir fon action du voile du patriotifme & à la pallier par des éloges brillans de l'Auteur; cependant l'action fous quelque point de vue qu'on l'envifage, eft également contraire à l'honneur & à l'équité. L'Editeur dit „ que dans le cours „ de fes voyages, il a eu le fingulier „ bonheur de fe procurer une copie de „ cet excellent traîté, qui n'a pas encore „ paru dans l'étranger. Il fe flatte que „ l'illuftre Hiftorien aura quelque indul- „ gence pour un homme qu'aucune con- „ fidération n'aurait pu engager à don- „ ner, fans fon aveu, cet écrit au public, „ s'il n'eût été intimement perfuadé que „ les raifonnemens folides dont il eft rem- „ pli, pourront dans ce moment de crife „ être de quelque fervice à cette partie „ qu'il aime & chérit avec une ardeur „ qui ne le céde qu'à cette flamme d'un „ ordre fupérieur, dont brûle l'écrivain „ philantrope pour la liberté & pour le „ bonheur de toutes les nations de la „ terre. "

Le prétexte imaginé pour blanchir une mauvaife action peut paraître patriotifme ou juftice, à qui ne pénetre

pas plus avant, à qui ne voit pas ſon intérêt ou ſon bonheur compromis par cette action. Mais il eſt plus que probable, malgré cette déclaration, qu'on s'eſt procuré cette copie pour tirer quelque gain du débit d'un ouvrage neuf & fait pour plaire ; & que cette déclaration n'était qu'un maſque pour voiler la fraude.

On peut remarquer avec juſteſſe que, dans tous les pays où les lettres ſont protégées, (& elles ne peuvent fleurir où elles ne le ſont pas) les ouvrages d'un Auteur ſont une propriété légale ; & traiter les lettres ſous un autre point de vue, c'eſt les bannir du pays ou les étouffer dans le berceau. Le brigandage fait ſur M. *Raynal* fut commis, il eſt vrai, d'un pays à un autre ; & ne prouve rien contre les loix d'aucun des deux pays. Il n'eſt pas moins une atteinte aux loix civiles & à l'équité littéraire Et parce que les deux pays ſont en guerre, il ne s'enſuit pas que la piraterie ait priſe ſur les effets de la littérature (1).

(1) L'Etat de la Littérature en Amérique pourra devenir un jour un objet de la légiſlation. Juſqu'à préſent, il n'y a que des volontaires qui ont ſervi ſous le drapeau de la liberté ; & perſonne n'a ſongé au projet ; mais quand la paix fournira du tems & des occaſions d'étude ; le pays ſe privera de la gloire & de l'avantage des lettres & des progrès des Sciences, a

Mais dévancer l'Edition de l'Auteur par des contre-façons à Londres en Anglais & en Français; l'expofer par-là à des pertes confidérable, tout cela n'eft encore que ce qu'il y a de moins repréhenfible dans cette conduite. Les opinions d'un homme, foit qu'elles reftent dans fa tête, foit qu'elles foient jetées fur le papier, font fon propre bien jufqu'à ce qu'il ait jugé à propos de les publier lui-même. C'eft ajouter la cruauté à l'injuftice que de porter fur fon compte ce que des réflexions poftérieures ou des informations plus fideles pourraient l'engager à rectifier ou à fupprimer. Il eft échappé à l'Hiftorien Philofophe, des expreffions & des fentimens que je n'oferais prendre fur moi-même, & qu'un fecônd examen aurait pu faire difparaître. Mais fans doute que ce brigandage anticipé lui en a fait perdre l'occafion, & l'a jeté dans des embarras qui ne fe-

moins qu'on ne faffe des loix fuffifantes pour prévenir les déprédations fur les propriétes litteraires. C'eft une chofe digne de remarque que la Ruffie qui n'eft connue fur le théâtre de l'Europe, que depuis quelques années, doive une portion confidérable de fa grandeur actuelle aux égards qu'elle a marqués & aux fages encouragemens qu'elle a donnés à chaque branche des Sciences & des beaux arts; nous rencontrons les mêmes exemples en France fous le Regne de Louis XIV.

raient peut-être pas arrivés, ſans cette friponnerie peu généreuſe.

Oſer donner la publicité à l'ouvrage d'un auteur avant le tems, paraîtra encore plus contraire à la nobleſſe des procédés, quand nous conſidérons combien eſt petit, dans chaque contrée, le nombre de ceux qui peuvent à la fois & ſans le ſecours de la réflexion & de l'examen, combiner les paſſions brûlantes ou le ſens-froid, & l'effuſion entiere de l'imagination avec la maturité naturelle & néceſſaire du jugement, de maniere à les tenir dans une balance égale & à faire que le lecteur ſente, imagine & voie à la fois les choſes dans le vrai point de vue. Exciter à la fois trois facultés de l'eſprit, de maniere à n'en troubler aucune, & que chacune, ajoute au contraire à l'effet de l'autre, c'eſt un talent qui ſe rencontre rarement.

Il arrive ſouvent que la force d'un argument eſt exténuée par la maniere de le préſenter; ou que le jugement eſt altéré par une irritation exceſſive des paſſions; cependant l'écrivain doit-être animé à un certain point, pour échauffer lui-même ſon lecteur, afin d'exciter ſon attention; & pour que ſon imagination ſoit dans un état à retracer à l'eſprit & a la vue des perſonnes, des caracte-

res & des circonstances ; sans cela, le jugement n'éprouvera que peu ou point de chaleur pour agir ; & ses déterminations seront froides, lentes & imparfaites. Mais si l'une, ou les deux premieres affections sont portées trop haut ou excitées trop vivement, le jugement sera dérangé de sa place ; & tout le sujet, fût-il de la plus grande importance, dégénere en caricatures, qui n'offrent que des objets de pur amusement.

Les Ouvrages de l'Historien Philosophe sont marqués au coin de cette sublimité, de cette rapidité d'imagination, de cette vivacité de sensation, qui demande sur tout un examen fait de sens-froid, & particulierement, quand il est question de retracer le caractere de nations existantes ou d'individus dans un état de guerre. La moindre infidélité ou méprise conduit à des conséquences erronées ; & une erreur adoptée en produit bien d'autres. Et comme l'Auteur s'est trouvé dans le cas d'éprouver des désagrémens en France, pour avoir fait un tableau peu fidele de certaines circonstances de la guerre, c'est une espece d'apologie pour lui que les erreurs aient été avancées précipitamment dans le monde, par les procédés avides d'un ennemi peu généreux.



REMARQUES
SUR
LES ERREURS
DE L'HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE,

Par rapport aux affaires de l'Amérique-Septentrionale, &c.



Coup-d'œil général sur les défauts de l'Hiſtoire de la Révolution Américaine.

L'ENTREPRISE que j'ai formée, exigerait une Apologie de ma part à l'égard d'un Auteur auſſi diſtingué que le célebre Raynal; mais, comme le devoir d'être juſte eſt le premier vœu de la Philoſophie & la grande baſe de l'hiſtoire, j'eſpere qu'il ne dédaignera pas l'expoſé des motifs qui m'ont guidé : je

n'ai pu réſiſter au deſir de rendre juſtice, avant de penſer à faire un compliment apologétique. L'Auteur de la Révolution Américaine a, dans quelque cas, loué ſans fondement & blâmé ſans raiſon. Il a prodigué les éloges à qui ne les méritait pas; il a affecté d'en ravir le tribut à ceux qui les méritaient: il paraît ſi ſouvent au-deſſous & au-delà de ſon ſujet & de ſes caracteres, qu'il en eſt peu, ou peut-être aucun, qui ſoit marqué à des traits véritables & uniformes.

C'était d'ailleurs s'y prendre trop tôt que d'écrire de ſi bonne heure l'hiſtoire de cette grande révolution. Une entrepriſe auſſi précipitée l'expoſait au danger inévitable de confondre les caracteres & les circonſtances, & de tomber dans des embarras & des erreurs. Les choſes, ainſi que les hommes, s'offrent rarement ſous la forme la plus vraie, à la premiere vue. L'auteur s'eſt trompé juſque dans les principes qui ſervent de fondement à ſon ouvrage. Il s'eſt mépris ſur les cauſes qui ont produit la rupture entre l'Angleterre & les Colonies, jadis ſiennes, ſur les cauſes qui conduiſaient, pas à pas, & ſans que l'Amérique y penſât & qu'elle eût combiné ſes plans d'avance, à une révolution qui a fixé l'attention & réveillé l'intérêt de l'Europe.



Erreur de l'Historien Philosophe sur les causes morales de la Révolution Américaine.

POUR prouver ce que j'avance, je vais citer un passage qui quoique placé vers la fin de l'ouvrage, a cependant plus de rapport avec le commencement. Parlant des causes qui donnerent naissance à cette querelle, l'Auteur s'explique de la maniere suivante :

„ De toutes les causes énergiques, „ dit-il, « qui produisirent tant de révo- „ lutions sur le globe, aucune n'existait „ dans le Nord de l'Amérique. Ni la re- „ ligion ni les loix n'y avaient été outra- „ gées. Le sang des martirs, ou des ci- „ toyens, n'y avait pas ruisselé sur des „ échafauds. On n'y avait pas insulté aux „ mœurs. Les manieres, les usages, au- „ cun des objets chers aux peuples, n'y „ avoient été livrés au ridicule. Le pou- „ voir arbitraire n'y avait arraché aucun „ habitant du sein de sa famille ou de ses „ amis, pour le traîner dans les horreurs „ d'un cachot. L'ordre public n'y avait „ pas été interverti. Les principes d'ad- „ ministration n'y avaient pas changé ; „ & les maximes du gouvernement y „ étaient toujours restées les mêmes.

„ Tout se réduisait à savoir si la métropole „ avait ou n'avait pas le droit de mettre „ directement un léger impôt sur les Co- „ lonies. „

Il n'est pas hors de propos d'observer en général, à l'occasion de ce passage extraordinaire, que personne ne sent mieux que ceux qui sont dans le cas de souffrir (1); & pour être juge compétent des provocations ou des causes énergiques, il aurait fallu se trouver en Amérique.

Cet Historien, en disant que de toutes les particularités qu'il expose, aucune n'avait existé en Amérique, sans indiquer l'époque particuliere où ces causes n'auraient pas existé, suivant lui, réduit cette déclaration à rien, en ôtant par-là tout moyen de faire l'application de ce passage.

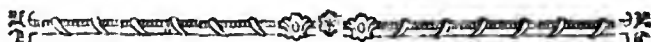
Ces causes n'existaient pas en 1763. Elles existerent toutes avant l'année 1776. Il fut donc un tems où elles n'ont pas existé, un autre tems où elles ont existé; & c'est ce tems qui constitue l'essence du fait. S'abstenir de le fixer exactement, c'est donc oublier la seule preuve qui peut servir à constater la vérité ou la fausseté de l'assertion; & d'après quoi on

(1) C'est ce que nous avons déja observé sur le même sujet, à peu près dans les mêmes termes, dans une brochure intitulée : *Observations d'un vrai Hollandais, &c.* qui parut vers le commencement de l'année 1778. *Note du Traducteur.*

peut l'adopter ou la rejetter. Mais une déclaration qui ne détermine aucune époque, accréditerait, aux yeux de l'Univers, que la révolution ne ferait fondée fur aucune caufe réelle, puifqu'on y défavoue l'exiftence de toutes celles qui peuvent avoir des effets, & que l'Auteur appelle énergiques.

J'avoue que je fuis moi-même fort embaraffé pour trouver l'époque à laquelle l'Hiftorien fait allufion ; car parlant, dans une autre partie de cet ouvrage, de l'Acte du Timbre paffé en 1764, il l'appelle une *ufurpation des droits les plus précieux & les plus facrés des Américains.* Ainfi l'Hiftorien convient que la plus énergique de toutes les caufes, *l'ufurpation de leurs droits les plus précieux & les plus facrés*, a exifté en Amérique, douze ans avant la déclaration de l'indépendance, & dix ans avant l'éruption des hoftilités. Ainfi le tems où l'affertion ferait vraie, doit précéder l'Acte du Timbre ; mais comme dans ce tems-là, il n'y avait ni révolution, ni même l'apparence d'aucune, il n'eft pas poffible d'en faire l'application ; & comme, fuivant les propres principes de l'Hiftorien, on ne faurait l'appliquer à aucun tems avant l'acte du Timbre, cette affertion eft une idée jettée en l'air, qui ne pofe fur rien, & qui eft en oppofition avec tout.

L'Acte du Timbre, il est vrai, fut supprimé deux ans après son émission; mais il fut immédiatement suivi d'un autre Acte, d'une nature bien plus funeste encore : c'était celui qui autorisait le Parlement à *lier l'Amérique dans tous les cas quelconques.*



La Révolution Américaine justifiée & autorisée.

Si l'Acte du Timbre était une usurpation des droits les plus précieux & les plus sacrés des Américains, que doit-on penser de cet acte *déclaratoire*, qui ne leur laissait plus aucun droit ? Ne renfermait-il pas les semences palpables du gouvernement le plus despotique qui jamais ait existé dans le monde ? Il réduisait l'Amérique à l'état non-seulement le plus bas, mais aussi le plus abject de la vassalité. C'était exiger une soumission illimitée dans toutes choses, ou, comme l'acte le dénote, *dans tous les cas quelconques.* Pour comble d'outrage, c'est que cet acte, on veut le faire passer pour un trait de clémence ; c'est bien ici qu'on pourrait s'écrier : *si vous traitez ainsi vos amis, comment traiterez-vous vos ennemis ?*

Toutes les chartes originales, émanées de la Couronne d'Angleterre, & sur la foi

defquelles tant d'aventuriers de l'ancien monde s'étaient tranfplantés dans le nouveau, étaient arrachées de leurs fondemens par cette finguliere déclaration; on renverfait la nature même de ces chartes qui en faifait un pacte entre deux contractans; elles étaient dès-lors affujetties à être révoquées ou altérées, fuivant le caprice arbitraire d'une feule des deux parties. Le fort des Américains était dès-lors abfolument abandonné au pouvoir du Parlement ou du Miniftère, fans qu'on leur laiffat le moindre droit dans tel cas que ce fût.

Il n'eft pas de defpotifme que cet inique loi ne donnât lieu d'appréhender; & quoiqu'en l'exécutant il eût été convenable de confulter les mœurs, les opinions du peuple, le principe de cet acte légitimait au contraire toute efpece de tyrannie. Elle ne s'arrêtait nulle part. Elle s'étendait àtout. Elle embraffait toute la fphere de la vie humaine, &, fi l'on peut s'exprimer de la forte, une chaîne éternelle de circonftances. C'eft la nature d'une loi d'exiger l'obéiffance; celle-ci demandait encore la fervitude; & fous fon influence, la condition d'un Américain n'était plus celle de fujet, mais d'efclave. La tirannie a fouvent été établie *fans* la loi, & quelquefois *contre* la teneur

de la loi ; mais l'hiſtoire du genre humain n'offre pas un autre exemple où elle ait été établie par la *loi*. C'eſt un outrage audacieux au gouvernement civil ; on ne ſaurait en tracer un tableau trop odieux, afin de le faire déteſter comme il mérite.

Il ſerait ridicule d'objecter à cela que le pouvoir légiſlatif de la Grande-Brétagne ne faiſait plus de loix pour l'Amérique, mais qu'il y envoyait des ordres ; en quoi différait un acte du Parlement calqué ſur ce principe & opérant de cette maniere ſur un peuple ſans répréſentans, des ordres d'un établiſſement militaire ?

Le Parlement Britannique n'était pas ſeptennal à l'égard des Américains ; il était perpétuel pour eux. C'était pour eux un corps toujours ſubſiſtant. Sa diſſolution, ſon élection étaient pour eux, comme ſi les membres ſe fuſſent ſuccédés par droit d'héritage ou ſortiſſent d'emploi par mort, ou vécuſſent toujours, ou fuſſent nommés comme à une charge. Ainſi, le peuple Anglais pouvait ſuppoſer à cet égard, aux Américains, l'idée que la diſſolution & élection ont ceſſé pour toujours, & que le Parlement actuel & ſes héritiers ſont à perpétuité : en ce cas, je demande : que penſeraient les plus bruyans de leurs démagogues, ſi l'on publiait un acte pour déclarer qu'un tel Parlement a le droit de

les lier dans tous les cas quelconques? Car ce mot *quelconque* s'étendrait aussi bien à leur grande charte, à leur bill des droits, à leur jugement par leurs pairs, qu'il s'est étendu sur les chartes & sur les formes du gouvernement en Amérique.

Je suis persuadé que la personne à qui j'adresse ces remarques, n'aurait pas dit, après l'émission d'un tel acte, que les *principes* d'administration n'ont pas été *changé* en Amérique, & que les maximes du Gouvernement y ont toujours été les *mêmes*. Il y a, dans ce cas, un bouleversement total de principes; & non-seulement une subversion, mais même une destruction des fondemens de la liberté, & une domination absolue établie à la place.

L'Historien avance encore une assertion non moins injurieuse à l'Amérique, que contraire à la vérité, lorsqu'il dit que *le tout se réduisait à savoir si la métropole avait ou n'avait pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt sur les Colonies* Ce n'était point là *toute la question*; & la *quantité* de la taxe n'était pas un objet pour le Ministère ou pour les Américains. Il y avait un principe dont la taxe ne faisait qu'une partie & dont la quantité formait une portion encore plus petite; ce principe fut la base sur laquelle porta toute l'opposition de l'Amérique.

La taxe sur le thé, à laquelle on fait allusion ici, n'était, après tout, qu'une épreuve sur laquelle on voulait établir la pratique de la loi déclaratoire; & que l'on devait décorer du titre spécieux de suprématie universelle du Parlement.

Ainsi toute la question avec l'Amérique, au commencement de la dispute, était : serons-nous liés dans tous les cas quelconques par le Parlement Britannique, ou ne le serons-nous pas? Car la soumission pour le Thé ou un bill de taxation, impliquait une reconnaissance de l'acte déclaratoire où, en d'autres termes, de la suprématie universelle du Parlement; mais, comme ils n'étaient pas dans l'intention de s'y soumettre, il devenait nécessaire de s'y opposer dans le premier moment de l'exécution

Il est probable que l'Historien aura été induit dans cette méprise, en parcourant des morceaux détachés de quelques Gazettes Américaines; car, dans un cas où tous étaient intéressés, chacun avait droit de donner son opinion; & dans le grand nombre, plusieurs, avec les meilleures intentions, ne firent pas le meilleur choix, & ne s'arrêterent pas au vrai principe qui devait servir de base à leur cause. Une impulsion générale leur fit croire qu'ils avaient épousé la bonne,

fans qu'ils fuffent en état de féparer, d'analifer & d'arranger les matériaux de leur procès.

Je fens quelque répugnance à difféquer trop minutieufement ce paffage extraordinaire de l'Hiftorien; je ne voudrais pas paraître le traiter avec trop de rigueur; autrement je pourrais montrer qu'il ne contient pas une feule affertion qui foit fondée : par exempl , faire revivre un vieux acte du Roi Henri VIII, pour l'adapter aux Américains, & s'en autorifer pour fe faifir de leurs perfonnes & les tranfporter en Angleterre afin de leur faire fubir un emprifonnement & un jugement fur de prétendus délits, c'était, dans le fens odieux de ces mots, *les arracher, par des ordres arbitraires du Parlement, des bras de leurs familles & de leurs amis, & les traîner dans des cachots non-feulement horribles, mais éloignés.* Cet acte fut cependant dreffé quelques années avant que les hoftilités éclataffent. D'ailleurs, fi le fang des martirs ou des citoyens n'avait pas ruiffelé fur les échafauds, il avait coulé dans les rues : on connaît le maffacre des habitans de Bofton par la foldatefque Britannique en 1770.

Si l'Hiftorien fe fût borné à dire que les caufes qui produifirent la révolution Américaine, étaient originairement *dif-*

férentes de celles qui ont fait naître des révolutions dans d'autres parties du globe, il aurait parlé juste. On y connaissait à fond la valeur & la qualité du Gouvernement & la dignité de l'homme; & c'est l'attachement des Américains à ces principes qui produisirent la révolution par une conséquence naturelle & presque inévitable. Ils n'avaient pas de maison particuliere à établir ou à détrôner Aucune considération personnelle n'altérait la bonté de leur cause. Ils se donnaient la main l'un à l'autre dans leurs efforts. Ils ne procéderent que par degrés, & à mesure qu'ils se sentirent pressés par le despotisme impérieux & infatigable de la Grande-Brétagne. Et même, dans leur dernier acte, celui de se déclarer indépendans, peu s'en est fallu, qu'il *ne vînt trop tard;* car s'il n'eût pas été fait exactement au tems où il le fut, je ne vois pas dans les affaires qui suivirent, d'époque où l'on eût pu le publier avec le même effet, & peut-être ne l'eût-il pas été du tout.

Mais ce fondement ayant été jetté avant les grands revers de fortune, savoir, avant les opérations de la funeste campagne de 1776, leur honneur, leur intérêt, tout enfin les appellait hautement à les maintenir; & ce feu de l'ame, cette énergie du cœur qu'inspire la perspective

de l'indépendance, même dans le lointain, les excitaient & les soutenaient dans leurs espérances, dans leurs résolutions, & dans leur conduite, & leur inspiraient des sentimens qu'ils n'auraient jamais connus dans un état de dépendance. Ils voyaient devant eux des jours plus heureux & des scenes de repos; leurs travaux dans les campagnes étaient allégés par la contemplation du nouveau sistême qu'ils venaient de se créer.

Si, d'un autre côté, nous jettons les yeux sur le rôle que la Grande-Brétagne a joué, nous y trouverons tout ce qui doit faire rougir une nation; on y voit les indignités les plus grossieres, accompagnées de cette espece de hauteur qui distingue un Héros des Halles d'avec le grand-homme; oui, c'est autant par ses mauvais procédés que par ses injustices, que l'Angleterre a perdu les Colonies. Si son iniquité choqua leurs principes, ses indécentes grossiéretés les porterent à la fureur; & le souvenir doit en rester pour apprendre éternellement à l'univers combien il est nécessaire d'employer les bons procédés dans les affaires du gouvernement. En un mot, d'autres révolutions ont pu prendre naissance dans le caprice ou dans l'ambition; mais ici, s'il est permis de parler ainsi, *l'humilité la*

plus rampante était pouſſée au déſeſpoir, & *l'enfant ouvrant les yeux à la lumiere*, forcé de répandre des larmes.



Singularités qui diſtinguent la Révolution Américaine de toutes les autres.

Il a fallu des cauſes peu communes pour produire une union auſſi étendue, auſſi continue, auſſi ferme, une patience auſſi longue. Il faut qu'il y ait eu quelque choſe capable de bouleverſer le fond même de l'ame, & de l'armer d'une force inébranlable. Envain chercherait-on dans les révolutions des ſiecles antérieurs des éxemples qu'on puiſſe comparer aux cauſes qui produiſirent celle-ci. L'origine, les progrès, l'objet, les conſéquences, & même les hommes, leur maniere de penſer, les circonſtances du pays, tout eſt différent. Les révolutions chez les autres peuples ne ſont guere que l'hiſtoire de leurs querelles; ce ne ſont que des perſonnages importans qui jouent des rôles ſur la ſcene des événemens; le gros de la nation eſt perdu dans la maſſe des affaires générales; il n'occupe qu'un rang ordinaire; & quand le chef du parti triomphant eſt entré en pouvoir, la multitude en proie à la dévaſtation n'oſe

parler que par des gémissemens. Peu de ces révolutions ont été suivies de réformes, soit dans le gouvernement, soit dans les mœurs; plusieurs même ont amené à leur suite la corruption la plus infâme. Le triomphe d'une part & les souffrances de l'autre, voilà les seuls événemens qui ont marqué ces révolutions. Les tourmens, les proscriptions, la mort; voilà les spectacles qu'on a offerts au genre humain, jusqu'à ce que la compassion, la plus belle qualité du cœur, eût été absolument étouffée, & que l'œil accoutumé à des scènes barbares, eût pu les envisager sans en être blessé.

Mais comme la révolution actuelle différait par les principes de celles qui l'avaient précédée, la conduite de l'Amérique a différé également dans le gouvernement & la guerre. Ni les coups accablans de l'infortune, ni la main sanglante de la vengeance n'ont encore imprimé la moindre tache à sa réputation. Ses victoires ont acquis un nouvel éclat par la douceur avec laquelle elle en a usé; & l'on a laissé dormir ses loix, lorsqu'on aurait eu tout droit d'employer leur glaive. La guerre, qui est un métier ailleurs, n'a été là que l'enfant de la nécessité; & quand cette nécessité disparaîtra, ses propres enne-

mis feront obligés d'avouer qu'ayant tiré l'épée pour une juste défense, elle l'a dégainé sans ressentiment, & s'en est servie sans cruauté.



Motifs apparens du Cabinet Britannique en provoquant les Américains.

COMME mon dessein n'est pas d'étendre ces remarques en récits historiques, je laisserai là ce passage de l'Historien, & ferai seulement une observation que je ne pourrai m'empêcher de croire juste, jusqu'à ce que j'aie trouvé des raisons qui me persuadent du contraire ; c'est que le Cabinet Britannique avait adopté pour sistême d'entrer en querelle avec l'Amérique à tout événement.

Les Membres qui composent le Cabinet ne doutaient pas du succès, si jamais la chose pouvait être commise au sort d'une bataille : ils attendaient d'une conquête ce qu'ils ne pouvaient ni proposer avec décence, ni espérer de la voie des négociations. Les chartes & les constitutions des Colonies leur faisaient beaucoup d'ombrage ; leurs progrès rapides en établissemens & en population, s'offraient à leurs yeux sous l'aspect désagréable de moyens naturels

&

& propres à l'indépendance. Ils n'appercevaient d'autre expédient pour les retenir sous un joug qui s'échappait, qu'en les assujettissant à propos. Une conquête leur aurait procuré & la domination du peuple & la propriété des terres; ils auraient acquis les fonds & les rentes. Tous les embarras du Gouvernement auraient cessé par une victoire; elle aurait mis fin aux remontrances & aux débats. L'expérience acquise par l'acte du Timbre leur avait appris à quereller à la faveur des prétextes & des convenances; ils n'avaient qu'à ressusciter cette scene & remuer la dispute. Ils espéraient une rebellion; & ils la firent naître. Ils attendaient une déclaration d'indépendance; ils ne furent pas trompés dans cette attente. Après tout cela, ils comptaient sur des triomphes certains; mais c'est alors qu'ils furent trompés; ils n'essuyerent que des défaites. Si l'on convient que telle a été la cause qui a produit la querelle, toutes les parties de la conduite du Ministere Britannique s'accordent dès-lors avec le commencement de la dispute; enfin arriva la signature du traité d'alliance avec la France; mais alors la conquête devenant douteuse, on eut recours aux négocia-

tions; & c'eſt ſur quoi l'on fut encore trompé.

Quoique l'Auteur de la Révolution Américaine poſſede & développe les grandes qualités de l'éloquence, & qu'il ait la ſublimité du ſtile & du langage; il s'en faut beaucoup que les qualités de l'Hiſtorien répondent à celles de l'Ecrivain. Les faits qu'il expoſe ſont amenés ſans ordre & narrés ſans chaleur. Ils n'intéreſſent ni n'inſtruiſent le lecteur. Pluſieurs ſont erronés, & la plupart obſcurs ou mutilés. C'eſt certainement un embelliſſement utile dans l'hiſtoire que d'y fondre des maximes & des réflexions. Ils ſervent à varier agréablement le ſtyle & le ton; mais il eſt abſolument néceſſaire qu'on ne perde pas de vue la ſource d'où ils doivent émaner, ni les fondemens ſur leſquels ils doivent poſer; & c'eſt ce qu'on n'a pas obſervé dans cet ouvrage. L'Hiſtorien précipite la narration des événemens, comme s'il cherchait à s'en débarraſſer le plutôt poſſible, pour ſe hâter d'entrer dans le champ plus vaſte de l'éloquence & de l'imagination.



Narration des actions mémorables de Trenton & de Prince-ton, qui changerent toute la face des Affaires en Amérique.

LES combats de Trenton & de Princeton dans le New-Jersey aux mois de Décembre 1776 & de Janvier 1777, époque pendant laquelle le destin de l'Amérique paraissait dans un état chancelant & douteux, combats dont les suites furent de la derniere importance, sont renfermés dans un seul paragraphe, faiblement dessiné & sans aucun tableau de personnages, de circonstances & de description.

» Le 25 Décembre, » dit l'Historien ; « les Américains traversent la » Delaware, fondent inopinément sur » Trenton, occupé par quinze cens des » douze mille Hessois si lâchement ven» dus à la Grande-Brétagne par leur » avare maître. Ce Corps est massacré, » pris ou dispersé tout entier. Huit » jours après, trois régimens Anglais » sont également chassés de Prince» ton ; mais après avoir mieux sou» tenu leur réputation que les troupes » étrangeres à leur solde. »

Voilà tout ce que l'on dit sur ces

deux événemens ſi intéreſſans. L'hiſtorien les a fait précéder par deux ou trois pages des opérations militaires des deux armées, depuis le départ du Général Howe d'Halifax, pour New-Yorck, afin d'y prendre les immenſes renforts de Troupes Britanniques & autres que l'Amiral ſon frere lui amenait d'Angleterre. Mais dans ce récit on trouve tant d'erreurs & d'omiſſions qu'il ne faudrait pas ſe borner à une lettre, mais écrire une Hiſtoire, pour les relever. L'action de Long-Iſland eſt à peine indiquée; & les opérations militaires aux Plaines-Blanches (White-plains) ſont abſolument oubliées. Il ne dit pas un mot non plus, ni de l'attaque & de la perte du fort Washington avec une garniſon de deux mille cinq cens hommes, ni de l'évacuation précipitée du fort Lée, qui fut la ſuite de cette perte : ces deux échecs furent cependant en grande partie la cauſe de la retraite à travers les Jerſeys juſqu'à la Delaware, marche d'environ quatre vingt-dix milles. On ne décrit pas non plus la maniere dont ſe fit cette retraite. Elle devait cependant être accompagnée de bien des circonſtances intéreſſantes, vu la ſaiſon de l'année, vu la nature du pays, & la proximité des deux ar-

mées, quelquefois à la vue & à la portée du canon l'une de l'autre, l'arriere-garde de l'une étant occupée à rompre les ponts pendant que l'avant-garde de l'autre les relevait.

C'était une époque de calamités; c'était une crise de danger plutôt qu'un tems d'espoir. Il n'est pas facile d'en faire une description fidele; & même les acteurs qui ont joué un rôle dans cette scene, ne savent comment ils en ont échappé; ils seraient embarrassés de rendre raison de cette énergie d'esprit & de cette chaleur d'ame, avec laquelle ils résisterent à toute la force de ces revers accumulés.

L'on espérait que le tems pour lequel l'armée était enrôlée, prolongerait tellement la campagne dans l'hiver, que les rigueurs de la saison & le mauvais état des chemins préviendraient toute opération importante de l'ennemi, jusqu'à ce qu'il pût lever une autre armée pour l'année suivante. Je rappelle cette circonstance, afin d'exposer à l'attention des Historiens futurs, que les mouvemens de l'armée Américaine, jusqu'au tems de l'attaque du Poste des Hessois à Trenton, le 26 Décembre, doivent-être considérés comme n'ayant eu d'autre but que de gagner du tems &

de consumer la campagne, sous tous les désavantages d'une force inégale, avec aussi peu d'inconvéniens qu'il serait possible.

Mais la perte de la garnison du fort Washington le 16 Novembre, & l'abandon d'une partie considérable de la milice, dès le 30 du même mois, qui ne devait pas tarder à être suivi, chaque jour, de plusieurs autres dont les termes étaient près d'expirer, rendaient la retraite le seul parti qu'il y eût à prendre. Ajoutez à ces circonstances la condition désespérante du peu qui restait; car la garnison du fort Lée où se trouvait presque tout ce qui composait cette retraite, avait été obligée de l'abandonner avec tant de précipitation, qu'y ayant laissé toutes les provisions & le bagage, elle se trouvait sans tentes, sans linge, sans aucun autre ustencile pour apprêter ce dont elle avait besoin, que ce qu'elle pouvait trouver en chemin. C'est dans cette situation que ces Troupes exécuterent une marche d'environ quatre-vingt dix milles, où elles eurent l'adresse & la politique d'employer dix-neuf jours.

Dans cette tournure subite & imprévue des affaires, le pays fut à l'instant jetté dans la derniere confusion. L'en-

nemi avait pénétré dans le cœur du pays, ſans qu'on eût d'armée à lui oppoſer. Il n'y avait de ſecours à attendre que des offres volontaires des Habitans. Tout dépendait de la volonté, & chaque homme n'avait de guide que lui même.

Ce fut dans cette ſituation des affaires, également propre à conſterner & à porter au déſeſpoir, que le rentier, le marchand, le cultivateur, l'ouvrier & le laboureur, abandonnerent, comme de concert, toutes les commodités domeſtiques, pour endoſſer l'armure militaire, & ne craignirent pas de s'offrir comme ſimples ſoldats pour affronter les rigueurs d'une campagne d'hiver. L'idée ſi judicieuſe de prolonger la retraite, donna le tems aux volontaires de venir renforcer & joindre le Général Washington ſur la Delaware.

L'Hiſtorien ſe trompe également en diſant que l'Armée Américaine tomba par *accident* ſur Trenton. C'était au contraire l'objet pour lequel Washington traverſa la Delaware, dans l'épaiſſeur de la nuit & dans les horreurs d'une tempête, de la neige & des glaces, auſſi repaſſa-t-il cette riviere avec ſes priſonniers, immédiatement après avoir frappé ſon coup. Ce projet même n'avait pas été un ſecret pour l'ennemi; il en avait eu vent par une

lettre d'un Officier Britannique de Princeton au Colonel Rolle (1) qui commandait les Hessois à Trenton ; & cette lettre fut ensuite trouvée par les Américains. Le Poste ne laissa pas d'être absolument surpris. Une circonstance légere qui paraissait une méprise de la part des Américains, fit commettre au parti commandé par Rhall une méprise réelle qui eut de grandes conséquences.

Voici le cas. Un détachement de vingt à trente Américains qui occupait un poste à quelques milles au dessus, avait été envoyé au de-là de la riviere, par un Officier qui n'était pas dans le secret de l'attaque ; ce détachement fut rencontré la nuit par un corps de Hessois chargés de prévenir le coup : c'était la nuit de Noël ; les Américains furent répoussés. Rien autre ne paraissant, & les Hessois, ayant pris ce détachement pour celui qui devait exécuter l'entreprise, crurent l'avoir fait échouer ; dans cette idée ils revinrent dans leurs quartiers ; de sorte qu'un incident qui pouvait causer une alarme & faire tomber les Américains dans une embuscade, ne servit qu'à prévenir l'effet

(1) Le véritable nom est sans doute Rhall, ainsi qu'on le trouve dans les campagnes militaires du Général Howe, imprimées chez Bennet & Hake à Rotterdam. *Note du Traducteur.*

d'une intelligence dangereuse & à favoriser le succès de l'entreprise. Dès la pointe du jour le Général Washington entre dans la place, & après une courte opposition, s'en rend maître avec plus de neuf cens prisonniers (1).

(1) Comparez ce récit à celui du Général Howe dans son *Compte rendu*. Le Colonel Donop, dit-il, qui commandait les deux postes (de Trenton & de Prince-ton,) était parfaitement satisfait de sa situation, ainsi que le Colonel Rhall. Tous deux furent informés à tems de l'attaque projettée ; le nombre des ennemis, suivant des informations plausibles, ne montait pas à plus de trois mille ; & si le Colonel Rhall eût suivi l'ordre que je lui envoyai d'élever des redoutes, je suis assuré que son poste n'eût pas été pris.

La possession de Trenton était d'une grande importance. Si nous l'avions conservé, nous aurions couvert la plus grande partie du pays à l'Est de Prince-ton, y compris tout le Comté de Monmouth, où j'avais raison de croire qu'il y avait beaucoup d'habitans fideles : nous aurions encore été si près de Philadelphie, que nous aurions sans doute pû nous en emparer pendant l'hyver : j'avoue cependant que j'avais bien des raisons de douter si ces mesures eussent encore été convenables dans ce tems-là. *Voyez le Compte rendu du Général Howe.*

Le Général Grant, dit un autre Ecrivain, ayant eu vent que le Général Washington était dans le dessein d'attaquer Trenton, au lieu de faire avancer l'infanterie vers Prince-ton, envoya seulement vingt chevaux & vingt-quatre hommes d'infanterie à Trenton le jour précédent. Le Colonel Rhall voyant que le Général prenait si peu de précaution, ne crut pas que les informations fussent vraies, il s'enivra comme à son ordinaire, &c.

Les conséquences furent naturellement telles qu'on devait les attendre. Il suffit de dire que cette poignée

Cette combinaiſon de circonſtances équivoques, tombant avec ce que l'Hiſtorien appelle le *vaſte empire du hazard*, aurait ouvert un ample champ à la penſée; & j'aurais deſiré qu'il en eût été inſtruit, afin d'y employer ces réflexions fines qui caractériſent cet écrivain.

Mais l'action de Prince-ton fut accompagnée de circonſtances encore plus embarraſſantes, & ſuivie de conſéquences encore plus extraordinaires. Les Américains, frappant alors un coup de maître, dérangerent & bouleverſerent non-ſeulement tous les plans des Anglais, dans le moment où ils ſe propoſaient d'en venir à l'exécution; mais ils repouſſerent de leurs poſtes l'ennemi qu'ils n'étaient pas en état de chaſſer, & l'obligerent à fermer la campagne.

Cette circonſtance eſt un phénomene de tactique. Ceux qui ne ſavent que la guerre qui ſe fait en Europe auraient

de miſérables bandits que, peu de jours auparavant, nous avions laiſſé échapper de nos mains, retomba ſur notre armée victorieuſe, & qu'en deux ou trois actions heureuſes, ils en détruiſirent la moitié, en nous obligeant d'abandonner tous nos poſtes de Jerſey, excepté Amboy & Brunſwich, & un Régiment enmagaſiné dans quelques maiſons de Bonkam-Ton pour tenir la communication ouverte. Voyez *Matters of Fact.* Ainſi les Anglais eux-mêmes regardent ces deux actions comme des événemens déciſifs. *Note du Traducteur.*

peine à s'en former une idée; j'en vais donc raconter les principaux traits; ils pourront servir à prévenir l'erreur des historiens futurs, & à garantir de l'oubli une scene brillante de bravoure militaire.

Immédiatement après la surprise des Hessois à Trenton, le Général Washington repassa la Delaware; cette riviere a de largeur, dans cet endroit, environ trois quarts de mille. (un quart de lieue) Il reprit son ancien poste du côté de Pensylvanie. Trenton restait dégarni, & l'ennemi était posté à Prince-ton, à la distance de douze milles, sur la route qui conduit à New-York. Le tems devenait fort rigoureux; comme il n'y avait que peu de maisons près de la rive où le Général Washington avait établi son poste, la plus grande partie de son armée restait dans les bois & dans les campagnes. Cette circonstance & quelques autres firent naître l'idée de repasser la Delaware & de prendre possession de Trenton. C'était certainement une entreprise hazardeuse; elle paraissait indiquer quelque défiance, surtout quand l'on considere la terreur panique que la perte du poste des Hessois avait causée à l'ennemi. Mais, afin de donner une juste idée de cette affaire, je décrirai la place même.

Trenton est situé sur un terrein qui s'é-

leve à environ un quart de lieue de la Delaware, ſur la rive orientale du Jerſey: il eſt coupé en deux par une petite crique ou ruiſſeau, où il coule aſſez d'eau pour faire tourner un moulin qui s'y trouve; après quoi il ſe décharge, en formant à peu près deux angles droits, dans la Delaware. Le bras ſupérieur qui eſt au Nord-Eſt contient environ ſoixante & dix à quatre-vingt maiſons, & le bras inférieur environ quarante à cinquante. Le terrein de chaque côté de la crique, ſur lequel ſont ſituées les maiſons, va également en éminence; & les deux bras ſont, à l'égard l'un de l'autre, dans une poſition qui flatte beaucoup l'œil, ayant la crique entre deux, ſur laquelle eſt un petit pont de pierre qui n'a qu'une arche.

Le Général Washington eut à peine pris ſon poſte dans ce lieu, avant même que les différens partis de milice qu'il avait détachés ou qui étaient encore en route fuſſent raſſemblés; que les Brétons, laiſſant derriere eux une forte garniſon à Prince-ton, firent une marche ſubite & entrerent à Trenton par le quartier ſupérieur ou Nord-Eſt. Un parti d'Américains engagea une eſcarmouche avec l'avant-garde Britannique, pour donner le tems d'enlever les mu-

nitions & les bagages, & de profiter du pont pour fe retirer.

En peu de tems les Brétons fe virent maîtres d'une moitié de la place, & le Général Washington de l'autre ; il n'y avait que la crique qui féparât les deux armées. Jamais fituation ne fut plus délicate, & fi jamais le deftin de l'Amérique dépendit de l'événement d'une journée, c'était là le moment critique. La Delaware charriait des maffes énormes de glace; on ne pouvait plus la traverfer; toute retraite en Penfylvanie était coupée ; il n'était d'ailleurs guere poffible de paffer à la vue de l'ennemi, un fleuve de cette largeur. Les chemins étaient rompus, hériffés de glaces; & la grande route était occupée par l'ennemi.

Vers les quatre heures, un détachement Britannique s'approcha du pont, dans le deffein de s'en emparer; mais il fut repouffé. Dès-lors, il n'ofa plus former d'entreprife, quoiqu'on puiffe traverfer la crique à tout autre endroit entre le pont & la Delaware. Elle coule dans un lit naturellement raboteux & irrégulier, qu'une perfonne peut franchir aifément, le courant étant rapide & creux. Le foir approchait, & les Brétons croyant qu'ils avaient tous les avantages qu'ils pouvaient defirer &

qu'ils pouvaient en tirer parti, quand bon leur ſemblerait, ne jugerent pas devoir pouſſer les opérations plus loin, & ſe préparerent à tenter l'attaque le lendemain matin.

Mais ce lendemain ouvrit une ſcene auſſi brillante qu'inattendue. Les Brétons étaient ſous les armes & prêts à marcher pour l'action, lorſqu'un ſoldat de leur cavalerie légere arriva de Prince-ton à bride abattue dans les rues de Trenton. Il apportait pour nouvelle que le Général Washington avait déja attaqué ce matin même, & emporté le poſte Britannique de Prince-ton, & qu'il était en marche pour enlever le Magazin de Brunſwich : à cette nouvelle les Brétons qui s'élancaient déja pour fondre ſur le champ évacué des Américains, tournent en arriere & dans un accès de conſternation ils marchent vers Prince-ton.

Cette retraite eſt un de ces événemens extraordinaires, que les ſiecles futurs feraient tentés de regarder comme une fable. On croira difficilement que deux armées, dont les mouvemens étaient près de produire des événemens d'une ſi grande conſéquence, fuſſent renfermées dans une eſpace auſſi reſſerré que Trenton ; & que l'une des

deux, à la veille d'un engagement, lorſque toutes les oreilles doivent être ouvertes, & qu'on fait une garde ſi exacte, ait abandonné complettement ſon poſte, avec tout ſon bagage & ſon artillerie, ſans que l'autre s'en fût apperçue, ſans même qu'el e eût eu des ſoupçons. Les Brétons furent déçus au point qu'au bruit du canon & de la mouſqueterie, entendue de Prince-ton, ils crurent que c'était le tonnerre, quoiqu'on fut dans le cœur de l'hiver.

Le Général Washington, afin de mieux couvrir & maſquer ſa retraite de Trenton, avait fait allumer des feux au front de ſon champ, en forme de ligne. Ces feux ſervirent non-ſeulement à faire croire qu'on allait ſe repoſer; mais, en prolongeant cette erreur, ils cacherent effectivement aux Anglais tout ce qui ſe faiſait derriere; car la flamme n'a pas plus de tranſparence qu'une muraille; on ne peut voir à travers; & l'on peut dire de cette ruſe qu'elle fut une colomne de feu pour une des armées, & une colomne d'obſcurité pour l'autre: les choſes ainſi diſpoſées, les Américains firent une marche circulaire d'environ dix-huit milles (ſix lieues) pour atteindre Princeton qu'ils ſe trouverent en état d'attaquer le lendemain à la pointe du jour.

Le nombre des prisonniers fut d'environ deux à trois cens, avec lesquels Washington se retira à l'instant. L'avant-garde de l'armée Britannique arriva de Trenton à Prince-ton, environ une heure après que les Américains l'eurent abandonné. Ces derniers continuerent leur marche toute la journée; ils arriverent le soir dans un poste commode, loin de la grande route qui conduit à Brunswich & à environ treize milles de Princeton. Mais ils étaient dans un tel épuisement, après un service continuel & non interrompu & une fatigue de deux jours & d'une nuit, d'action en action, sans abri, sans presque aucun rafraîchissement, qu'ils s'estimerent heureux de pouvoir se reposer sur la terre encore glacée, sans autre couvert que le ciel. C'est ainsi qu'à la faveur de ces deux avantages, avec des forces peu analogues à la grandeur du projet, les Américains fermerent glorieusement une campagne, qui, peu de jours auparavant, avait menacé le pays & la bonne cause d'une destruction totale. L'armée Britannique alarmée pour la sûreté de son magasin de Brunswich, éloigné de dix-huit milles, se hâterent de gagner cette place; ils y arriverent le soir; & c'est là qu'ils allerent enterrer toute leur chaleur,

sans

ſans rien entreprendre pendant près de cinq mois (1).

(1) Ecoutons ce que penſe Galloway de cet événement : La défaite des Heſſois à Trenton, eut, dit-il, un funeſte effet pour le ſervice Britannique; elle renouvella la terreur; elle encouragea le Congrès à retourner à Philadelphie; elle ranima les eſprits aliénés; elle excita beaucoup de gens à quitter l'armée, & contribua beaucoup à augmenter la milice des rebelles dans la campagne ſuivante. Cependant Washington n'eut cet hyver à Morris-Town jamais plus de 6000 hommes, & les meſures violentes, dont on a fait mention, n'étaient plus praticables. *Note du Traducteur.*





Sur la Dette de l'Amérique & le papier-monnaie.

APRÈS avoir deſſiné les principaux traits de deux actions mémorables, je vais relever de nouvelles erreurs de l'Hiſtorien de la Révolution Américaine. Cet Ecrivain, parlant de notre dette publique & de notre papier-monnaie, s'exprime de la maniere ſuivante.

» Les métaux, » dit-il, « qui ſur le » globe entier réprésentent tous les ob- » jets de Commerce, ne furent jamais » abondans dans cette partie du nou- » veau-monde. Le peu qu'on y en » voyait, diſparut même aux premieres » hoſtilités. A ces ſignes d'une conven- » tion univerſelle, furent ſubſtitués des » ſignes particuliers à ces contrées. Le » papier remplaça l'argent. Pour donner » quelque dignité au nouveau gage, il fut » entouré d'emblêmes qui devaient con- » tinuellement rappeler au peuple la » grandeur de leur entrepriſe; le prix ina- » préciable de leur liberté, la néceſſité » d'une perſévérance ſupérieure à toutes » les infortunes L'artifice ne réuſſit pas. » Ces richeſſes idéales furent repouſſées. » Plus le beſoin obligeait à les multiplier,

» plus leur avilissement croissait. Le Congrès s'indigna des affronts faits à sa monnaie; & il déclara traitres à la patrie » tous ceux qui ne la recevraient pas » comme ils auraient reçu de l'or. »

» Est-ce que ce Corps ignorait qu'on » ne commande pas plus aux esprits » qu'aux sentimens? Est-ce qu'il ne sentait pas que, dans la crise présente, » tout citoyen raisonnable craindrait de » commettre sa fortune? Est-ce qu'il ne » s'appercevait pas qu'à l'origine d'une » République, il se permettait des actes » d'un despotisme inconnu dans les régions même façonnées à la servitude? » Pouvait-il se dissimuler qu'il punissait » un défaut de confiance, des mêmes supplices qu'on aurait à peine mérité par » la révolte & par la trahison? Le Congrés voyait tout cela, mais le choix des » moyens lui manquait: ses feuilles méprisables & méprisées étaient réellement trente fois au-dessous de leur valeur originaire, qu'on en fabriquait encore. Le 13 Sept. 1779, il y en eut » dans le Public pour 799,744,000 liv. » L'état devait d'ailleurs 188,670,325 » livres, sans compter les dettes particulieres à chaque province.

Dans les passages que nous venons de citer, l'Historien parle comme si les

Etats-Unis eussent contracté une dette de plus de quarante millions de livres sterlings, encore ne fait-il pas mention des dettes particulieres des Etats respectifs. Ensuite, parlant du commerce étranger avec l'Amérique il fait entendre ces paroles :

» Les Etats » (en Europe) » vrai-
„ ment commerçans, instruits que l'A-
„ mérique Septentrionale avait été ré-
„ duite à contracter des dettes, à l'épo-
„ que même de sa plus grande prospéri-
„ té, penserent judicieusement que dans
„ sa détresse actuelle elle ne pourrait
„ payer que fort peu de chose de ce qui
„ lui serait apporté. „

Je sais qu'il doit être extrêmement difficile de faire comprendre, à des étrangers, la nature & les circonstances de notre papier-monnaie, puisqu'il est tant d'Américains qui n'en comprennent pas eux-mêmes le mystere. Je pourrais me borner à dire que le sort de ce papier est actuellement déterminé chez nous. On s'est accordé à le laisser reposer, avec cette espece de respect que l'on contracte insensiblement pour les choses inanimées, dont l'on a tiré de longs services. Toutes les pierres du pont qui nous a sauvés, semblent avoir des droits à notre respect. Cette derniere était une

pierre angulaire, & fes avantages ne fauraient être oubliés. Il y a dans les ames reconnaiffantes une fenfibilité qui s'étend aux chofes mêmes auxquelles l'eftime ne faurait être d'aucune utilité, ni le mépris d'aucun préjudice. Au moins cela eft ainfi; & la plupart des hommes en éprouvent l'effet.

Quand au papier-monnaie, quoique le congrès lui ait affigné le nom de Dollar; il n'en a pas toujours eu la valeur de la part de cette affemblée. Les Dollars en papier qu'il répandit la premiere année équivalaient à l'or & à l'argent. La feconde année, ils valurent moins, la troifieme, encore moins; ils perdirent ainfi pendant près de cinq ans de leur valeur primitive; à la fin la valeur entiere à laquelle le congrès pouvait apprécier les différentes émiffions de papier-monnaie, pouvait former un total d'environ dix à douze millions fterlings.

Il aurait ainfi fallu dix à douze millions fterlings de taxes pour faire la guerre pendant ces cinq années; & à mefure que ce papier était créé & qu'il perdait en même tems de fon prix, il n'y eut aucune taxe, ou prefque aucune de quelque valeur; ainfi, l'effet était le même pour le public, foit que le difcrédit lui fît perdre dix à douze millions d'une valeur em-

ployée, soit qu'il l'eût payée avec dix à douze millions de taxes : car puisqu'il s'est borné à l'une de ces deux manieres de servir l'Etat, l'affaire, examinée sous une perspective générale, est dès lors indifférente. Ce que l'Historien regarde comme une dette, n'est donc qu'un mot vide de sens ; elle a été anéantie par le consentement unanime de tous, en déduisant, a leurs propres dépens, de la valeur des billets qui circulaient entre eux, une somme à peu près égale à la dépense de la guerre pendant cinq ans.

Il y a plus. Le papier-monnaie étant actuellement supprimé ainsi que son avilissement, l'or & l'argent ayant pris sa place, la guerre sera dès-lors continuée par la voie des taxes, qui coûtera beaucoup moins au public que ce qu'il a perdu par la dépréciation du papier-monnaie; (1) mais en payant la taxe, les citoyens sont affranchis des inconvéniens du papier-monnaie; ainsi que lorsqu'ils souffraient les inconvéniens de ce dernier, ils n'avaient pas le fardeau de la premiere à porter : l'effet sera à-peu-près le même ;

(1) Il faut observer ici qu'un Dollar en papier, avait perdu jusqu'à cinquante-neuf-soixantiemes de sa valeur primitive, de sorte que soixante Dollars en papier n'en valaient plus qu'un en argent; le congrès les a retirés à ce dernier taux & détruits. *Note du Traducteur*.

encore avons-nous gagné en avantages moraux ; car autant la taxation produit la sagesse & la frugalité, autant la circulation d'un papier tombé en discrédit produisait la dissipation & l'insouciance.

D'ailleurs, si la portion des taxes que paye un individu, est au-dessous de ce qu'il a perdu par l'avilissement du papier-monnaie, c'est une preuve que ce changement est un avantage pour lui. Si sa portion excede ce qu'il a perdu par le papier-monnaie, & qu'il soit taxé avec équité, c'est une preuve qu'il n'avait pas perdu sa juste portion de l'avilissement du papier qui devait être également pour lui une taxe réelle.

Il est vrai qu'on ne pensa jamais, qu'on ne prévit jamais, que la dette renfermée dans l'émission du papier-monnaie s'éteindrait ainsi d'elle-même ; mais comme, du consentement unanime & volontaire de tous, elle a eu cet effet, la dette est dès-lors payée par ceux qui la devaient.

Peut-être n'a-t-on jamais rien vu qui ait été si universellement l'ouvrage du peuple que ceci. Le gouvernement n'y trempa nullement. Chacun avilit sa propre monnaie de son propre consentement ; car tel fut l'effet de l'augmentation de la valeur nominale des effets. Mais ayant par cette réduction éprouvé une perte

égale à ce qu'il aurait payé par la voie des taxes, la juftice diftributive veut donc que l'on confidere la perte qu'il a effuyée à raifon de l'aviliffement du papier fur le taux de la taxe de ce tems, & non pas qu'on le taxe après la guerre pour réparer aux dépens d'autres perfonnes ce qui s'était réduit à rien entre fes mains.

Autre obfervation. L'émiffion & la circulation du papier-monnaie furent imaginées pour faire la guerre. Il a rempli fon effet, tant qu'il a duré, fans que le public ait été affujetti à quelque autre charge de conféquence. Mais fuppofer, comme l'ont fait quelques-uns, qu'à la fin de la guerre, ce papier-monnaie devait être converti en or ou en argent, ou qu'il conferverait la valeur de ces efpeces, c'était fuppofer que nous allions *gagner* deux cens millions de Dollars en *entrant en guerre*, au lieu de *payer* les frais qu'elle occafionne.

Enfin, fi, dans les affaires de l'Amérique, il reftait encore quelque chofe que l'on ne pût comprendre, par rapport à fon papier-monnaie ou à d'autres circonftances, que l'on fe rappelle que c'était ici la guerre du public; que c'était la guerre du peuple, la guerre de la patrie. C'était fon indépendance qu'il fallait maintenir, fes propriétés qu'il fallait défendre; fon

pays qu'il fallait sauver. Ici le gouvernement, l'armée, le peuple sont une seule & même chose. Dans d'autres guerres, des Rois peuvent perdre des domaines ou leur trône; mais ici la perte doit tomber sur la majesté du peuple, & sur les propriétés pour le salut desquelles il combat. Tout individu étant persuadé de cette vérité, il marche au champ de bataille, ou paye sa portion des taxes, comme souverain de ses propres domaines; & lorsqu'il est conquis, c'est un Monarque qui tombe.

La Remarque que fait l'Historien vers la fin du passage cité, relativement aux dettes contractées par l'Amérique dans un tems de prospérité, (voulant parler des tems qui précéderent les hostilités) sert à montrer, quoiqu'il n'en ait pas fait l'application, la grande différence qui se trouve entre un peuple indépendant & un peuple qui ne l'est pas. Dans un état de dépendance, le commerce de l'Amérique, chargé d'entraves, n'était pas, avec tous les avantages de la paix, en état de se former une balance; elle contractait annuellement des dettes. Mais actuellement qu'elle est indépendante, elle ne demande pas à subsister par le crédit, quoiqu'elle soit engagée en guerre; ses magasins sont remplis de marchandises;

l'or & l'argent sont devenues les especes courantes du pays. Il serait difficile de développer les causes de ce phénomene; mais il existe, & les faits sont encore plus puissans que les raisonnemens.

Comme il est probable que cette lettre sera réimprimée en Europe (1); les remarques jettées ici serviront à montrer la folie extrême de la Grande-Brétagne qui plaçait ses espérances de succès dans l'extinction de notre papier-monnaie. Cet espoir est si puéril & si ridicule, qu'on ne peut à cet égard, la comparer qu'à un lion affamé qui attend pour proie une toile d'araignée.

(1) L'Auteur ne s'est pas trompé dans sa conjecture; il s'est fait en Angleterre plusieurs impressions de son ouvrage; elles se sont répandues avec une extrême rapidité; elles n'ont pas peu contribué au changement de langage, de ton & de conduite qu'on a remarqué sensiblement depuis peu, dans le cabinet & le peuple. *Note du Traducteur.*





Observations sur les vraies causes du refus d'une réconciliation avec l'Angleterre.

Après avoir fait cet exposé du papier-monnaie, l'Historien de la Révolution Américaine entre dans l'exposition de l'état de l'Amérique, durant l'hiver de 1777 & le printems suivant. Il termine ses observations en parlant du Traité d'alliance qui fut signé en France, & des propositions du Ministere Britannique, qui furent rejettées en Amérique. Mais, dans la maniere dont l'Historien a rapporté ces faits, on trouve une erreur importante, où sont aussi tombés plusieurs autres Ecrivains de l'Europe. Aucun d'eux n'a assigné la vraie cause pour laquelle on rejeta les propositions Britanniques. Tous en ont, au contraire, assigné une qui est fausse.

Dans l'hiver de 1777 & le printems suivant, le Congrès s'assembla à York-town en Pensylvanie. Les Anglais, étaient alors en possession de Philadelphie. Le Général Washington avec son armée était campé dans des cabanes à Valley-forge, à ving-cinq milles de-là. Tous ceux qui se rapellent cette circonstance, disent que l'on était dans la saison des

fatigues ; mais non dans un tems de désespoir. L'Historien, parlant de cette époque & de ses inconvéniens, s'exprime en ces termes.

„ Une foule de privations, ajoutée „ à tant d'autres fléaux, pouvait faire „ regretter aux Américains leurs an- „ cienne tranquillité, les incliner à un „ raccomodement avec l'Angleterre. „ Envain on avait lié les peuples par „ la foi des fermens & par l'empire de „ la religion au nouveau gouvernement. „ Envain on avait cherché à les con- „ vaincre de l'impossibilité de traiter „ surement avec une métropole où un „ parlement renverserait ce qu'un au- „ tre parlement aurait établi. Envain „ on les avait menacés de l'éternel res- „ sentiment d'un ennemi outragé & vin- „ dicatif. Il était possible que ses inquié- „ tudes éloignées ne balançassent pas „ le poids des maux présens.

„ Ainsi le pensait le Ministere Bri- „ tannique lorsqu'il envoya dans le Nou- „ veau Monde des agens publics au- „ torisés à tout offrir, excepté l'indé- „ pendance, à ces mêmes Américains, „ dont deux ans auparavant on exigeait „ une soumission illimitée. Il n'est pas „ sans vraisemblance que, quelques mois „ plutôt, ce plan de conciliation aurait

„ produit un rapprochement. Mais à l'é-
„ poque où la Cour de Londres le fit
„ propofer, il fut rejetté avec hauteur;
„ parce qu'on ne vit dans cette démar-
„ che que de la crainte & de la fai-
„ bleffe. Les peuples étaient déja raf-
„ furés. Le Congrès, les généraux, les
„ troupes, les hommes adroits ou har-
„ dis, qui dans chaque colonie, s'étoient
„ faifis de l'autorité; tout avait recou-
„ vré fa premiere audace. C'était l'effet
„ d'un Traité d'amitié & de commerce
„ entre les Etats-Unis & la Cour de
„ Verfailles, figné le 6 Février 1778.
Sur ce paffage de l'Hiftorien, je ne puis m'empêcher d'obferver que c'eft un des points les plus délicats de l'Hiftoire que de concilier les époques avec les circonftances; quand on y manque, la narration tombe fouvent dans des erreurs & dans un cahos fans fin : on perd tout-à-fait le fil des caufes & des conféquences; on les confond avec des objets qui n'y font pas liés directement, ou qui n'y ont aucun rapport.

L'Hiftorien, difant que les offres du Miniftere furent rejettées avec dédain, a *raifon*, quant au *fait*, mais il a *tort* quant au *tems;* & cette erreur du tems l'a fait tomber dans une méprife fur les caufes.

La ſignature du Traité de Paris le 6 Février 1778, ne pouvait avoir aucun effet ſur les diſpoſitions ou ſur la politique des Amérains, juſqu'à ce qu'il fût *connu en Amérique.* Ainſi quand l'Auteur dit que le refus des offres Britanniques était l'effet du Traité d'Alliance, il veut ſans doute parler de l'alliance *alors connue* en Amérique ; mais on ne la connaiſſait pas. Cette erreur ravit non-ſeulement à l'Amérique la réputation que mérite ſon courage inébranlable dans ce tems d'épreuve ; mais elle conduit à une ſuppoſition qui lui eſt très-injurieuſe, ſavoir que, ſi elle n'avait pas *connu* ce Traité, les offres auraient été acceptées : le vrai, cependant, c'eſt qu'elle n'avait aucune connaiſſance du Traité dans le tems qu'elle refuſa les offres, & qu'elle ne put ainſi les rejetter ſur ce fondement.

Les propoſitions ou les offres mentionnées ci-deſſus étaient contenues en deux bils propoſés au Parlement Britannique par le Lord North, le 13 Février 1778. Les deux bills furent portés aux ſuffrages des deux Chambres avec une précipitation extraordinaire ; avant qu'ils euſſent paſſé par les formalités uſitées dans le Parlement, on en envoya des copies au Lord Howe & au Général Howe, alors à Philadelphie, & tous

deux Commiſſaires pour la paix. Le Général les fit imprimer à Philadelphie. Il en envoya par un pavillon de trêve des copies au Général Washington, pour les faire paſſer au Congrès à York-town, où elles arriverent le 21 Avril 1778. En voilà ſans doute beaucoup ſur l'arrivée de ces bills en Amérique.

Le Congrès, conformément à ſa coutume, nomma de ſon ſein un commité pour examiner ces bills & en faire le rapport. Ce rapport fut donné le lendemain (22 du mois), fut lu, fut adopté à l'unanimité des voix, couché dans les journaux & publié pour l'inſtruction des habitans. Ce rapport doit donc avoir été le refus dont parle l'Hiſtorien; puiſque le Congrès ne donna pas d'autre opinion formelle ſur ces bills & ſur ces propoſitions. Et les Commiſſaires Britanniques ayant fait un nouvel effort, en date du 25 Mai & reçu le 6 Juin à York-town, le Congrès ſe référa immédiatement pour ſa réponſe à ſes réſolutions imprimées du 22 Avril. En voilà ſans doute beaucoup ſur le refus de ces offres.

Enfin, le 2 du mois de Mai, c'eſt-à-dire onze jours après l'événement du ſecond refus, arriva à York-town le Traité entre le Etats-Unis & la France. Juſqu'à ce moment le Congrès n'avait pas d'avis, ni même d'idée, que cette

démarche fût dans un ſi bon train de réuſſite. Mais pour que cette déclaration de ma part ne ſoit pas regardée comme une aſſertion en l'air, je vais l'appuyer ſur des preuves; car il importe infiniment, pour l'honneur & les principes de la révolution, de montrer que jamais l'Amérique, depuis la déclaration d'indépendance, à quelques terribles épreuves qu'elle ait été expoſée, n'a jamais été dans le cas de ſe livrer à l'idée, même la plus éloignée, de céder à la force, à la détreſſe, à l'artifice ou à la perſuaſion. Et cette preuve eſt d'autant plus néceſſaire, que le ſyſtême des Miniſtres Britanniques, alors, auparavant & depuis ce tems, a toujours été de tenir les autres Puiſſances Européennes dans l'idée que l'Amérique était chancelante dans ſes réſolutions & ſa politique, eſpérant par cet artifice de porter atteinte à ſa réputation en Europe & d'affaiblir la confiance que ces Puiſſances, ou quelqu'une d'elles, aurait été portée à lui témoigner.

Dans le tems où ces événemens ſe paſſaient, j'étais Secrétaire dans le Département des Affaires étrangeres pour le Congrès (1). Toutes les lettres *politiques*

(1) Cette circonſtance ajoute un nouveau poids à la vérité des aſſertions de l'Auteur; on voit qu'il était

ques des Commissaires Américains passaient entre mes mains, & tous les écrits ministériels du Congrès émanaient de mon bureau, & bien loin que le Congrès eût quelque connaissance de la signature du Traité dans le tems qu'il rejeta les offres de la Grande-Bretagne, il n'avait pas même reçu une ligne d'information de ses Commissaires à Paris sur quelque sujet que ce fût, depuis plus de douze mois. Peut-être que la perte du port de Philadelphie, le blocus de la navigation de la Delaware, & le danger des mers couvertes de pirates Britanniques contribuerent à cet accident.

Il est vrai qu'un paquet parvint à York-town au mois de Janvier précédent; c'était environ trois mois avant l'arrivée du Traité; mais, tout étrange que la chose puisse paraître, il n'en est pas moins vrai qu'on en avait enlevé toutes les lettres, avant qu'il fût envoyé dans le vaisseau qui l'apportait de France, & qu'on ne trouva à la place que du papier blanc.

Ayant ainsi assigné les époques auxquelles les offres des Commissaires Britanniques furent d'abord reçues, ainsi que le tems où le Traité d'alliance fut appor-

à portée d'avoir les informations le plus sûres & les plus fideles. *Note du Traducteur.*

té, ayant aussi montré que le refus de ces offres était antérieur de onze jours à l'arrivée du Traité, sans que la moindre connaissance de cette circonstance importante eût pu nous parvenir ; il s'ensuit que le refus doit être uniquement attribué aux sentimens fixes & invariables des Américains envers l'Ennemi auquel ils faisaient la guerre & à leur détermination de maintenir leur indépendance jusqu'au dernier effort, & non pas à quelque nouvelle circonstance encourageante & avantageuse, dont ils n'avaient & ne pouvaient avoir alors aucune connaissance.

On trouve d'ailleurs une vigueur de décision & un ton de bravade dans ce refus (que j'insere ici) dont la gloire acquiert le plus grand éclat; pour avoir éclaté avant que le Traité fût connu : car ce qui n'est que bravade dans l'adversité devient insulte dans la bonne fortune; & le Traité donnait à l'Amérique une consistance si ferme, que si elle eût connu ce Traité, la Réponse qu'elle fit aux offres Britanniques aurait eu plutôt l'air d'un triomphe que la sécurité brillante de la fermeté.

En un mot, l'Historien Philosophe paraît avoir absolument confondu les objets; car au lieu d'attribuer le refus de

ces offres à la connaissance du Traité d'alliance, il aurait du attribuer l'origine des propositions du cabinet Britannique, à la connaissance qu'il avait de cet événement. Dès-lors on conçoit la raison pour laquelle on en précipita l'acceptation dans le Parlement & l'envoi en Amérique, avant même qu'ils eussent été dressés en Actes; afin, sans doute, qu'ils pussent y arriver avant qu'il y parvînt aucune connaissance du Traité : ils réussirent en cela; mais ils y essuyerent un sort qu'ils avaient amplement mérité. Que ces bills aient été apportés dans le Parlement Britannique, après la signature du Traité entre la France & l'Amérique, c'est ce qui est prouvé par les dates. Celle du Traité est du 6 Février, & celle des Bills est du 17 du même mois. Et que la signature du Traité fût connue au Parlement quand les bills y furent apportés, c'est ce que prouve également un discours de l'honorable Charles Fox du 17 Février. Ce membre zélé de l'opposition répliquant au Lord North, informa la chambre que le Traité était signé & en apela à la connaissance même que le Ministre avait de ce fait.

Il n'est pas inutile de rapporter à cette occasion comment le Congrès accueillit les propositions du Ministere Britannique.

La résolution, datée du 23 Avril 1778, est de la teneur suivante.

„ Le Comité auquel on avait ren-
„ voyé la lettre du Général en date du
„ 18, contenant certain papier imprimé
„ à Philadelphie, proposé comme l'Ex-
„ trait d'un Bill déclaratoire des inten-
„ tions du Parlement de la Grande-Bre-
„ tagne, à l'effet *d'exercer* ce qu'il lui
„ plaît d'apeler son *droit* d'imposer des
„ taxes dans ces Etats-Unis; ainsi que
„ l'Extrait d'un Bill pour autoriser le
„ Roi de la Grande-Bretagne à nommer
„ des Commissaires, avec le pouvoir de
„ traiter, de consulter & de convenir
„ sur les moyens de calmer certains dé-
„ sordres dans lesdits Etats-Unis, de-
„ mande la liberté d'observer :

„ Que les Emissaires de l'Ennemi
„ ayant, insidieusement, fait circuler le-
„ dit papier d'une maniere particuliere
„ & clandestine, il doit-être au plutôt
„ imprimé pour l'instruction du public.

„ Le Comité ne peut pas assurer si le
„ contenu dudit papier a été dressé à Phi-
„ ladelphie ou dans la Grande-Bretagne,
„ encore moins s'il est réellement & vrai-
„ ment destiné à être porté au Parle-
„ ment de ce Royaume, ou si ledit Par-
„ lement veut le revêtir des formalités
„ ordinaires de ses loix. Il est incliné ce-

„ pendant à croire que cela arrivera par
„ les raisons suivantes :

„ 1°. Parce que leur Général a fait
„ quelques faibles efforts pour mettre
„ sur pied une espece de Traité pendant
„ l'hiver passé ; quoique, soit par une
„ fausse idée de sa dignité & de son im-
„ portance, soit faute d'informations,
„ ou par quelque autre cause, il ne se soit
„ pas adressé à ceux qui sont investis de
„ l'autorité propre.

„ 2°. Parce qu'il suppose que l'idée
„ trompeuse d'une cessation d'hostilités
„ portera ces Etats à relâcher leurs pré-
„ paratifs de guerre.

„ 3°. Parce que croyant les Améri-
„ cains lassés de la guerre, ils supposent
„ que nous accéderons à leurs proposi-
„ tions pour avoir la paix.

„ 4°. Parce qu'ils imaginent que nos
„ négociations seront, ainsi que leurs
„ débats, sujettes à une influence cor-
„ rompue.

„ 5°. Parce qu'ils attendent de cette
„ démarche les mêmes effets qu'ils atten-
„ daient de celle qu'un de leurs Minis-
„ tres jugeait à propos d'apeler sa *motion*
„ *conciliatoire*, afin d'empêcher par-là des
„ puissances étrangeres de donner des
„ secours à ces Etats ; afin d'engager
„ par-là leurs propres sujets à continuer

„ un peu plus longtems la guerre actuel-
„ le, pour détacher quelques esprits fai-
„ bles en Amérique de la cause de la li-
„ berté & de la vertu.

„ 6°. Parce que leur Roi, d'après ce
„ qu'il fait paraître lui-même, a des rai-
„ sons d'appréhender que ses flottes &
„ ses armées, au lieu d'être employées
„ contre les territoires de ces Etats, se-
„ ront nécessaires à la défense de ses
„ propres domaines.

„ 7°. Parce que l'impossibilité de subju-
„ guer ce pays étant chaque jour, de
„ plus en plus manifeste, il est de leur
„ intérêt de se délivrer de la guerre à
„ toutes conditions.

„ Le comité demande la liberté d'ob-
„ server encore qu'en supposant même
„ que les objets contenus dans ledit pa-
„ pier seront réellement portés dans le
„ Registre des statuts **Britanniques**, ils
„ ne serviront qu'à montrer, sous un
„ point de vue clair, la faiblesse & la
„ perversité des Ennemis.

LEURS FAIBLESSE,

„ 1°. Parce qu'ils déclaraient autrefois
„ que non-seulement ils avaient le droit
„ de commander les habitans de ces Etats
„ dans tous les cas quelconques, mais

„ aussi que lesdits habitans devaient, *ab-*
„ *solument & sans conditions*, se soumettre
„ à l'exercice de ce droit. Et cette sou-
„ mission, ils ont voulu l'exiger à la
„ pointe de l'épée. Ainsi renoncer à cette
„ prétention dans les circonstances pré-
„ sentes c'est montrer qu'on se croit hors
„ d'état de l'obtenir de force.

„ 2°. Parce que leur Prince a jusqu'à
„ présent rejeté les plus respectueuses
„ requêtes des Représentans de l'Amé-
„ rique, qui demandaient à être consi-
„ dérés comme sujets, & protégés dans
„ la jouissance de la paix, de la liberté &
„ de la sureté; parce qu'il a hazardé de
„ de leur faire la guerre la plus cruel-
„ le, & employé les sauvages pour mas-
„ sacrer des femmes & des enfans in-
„ nocens. Mais actuellement le même
„ Prince prétend traiter avec les mê-
„ mes supplians, & accorder aux ar-
„ mes de l'Amérique ce qu'il refusait à
„ leurs prieres.

„ 3°. Parce qu'ils ont travaillé cons-
„ tamment à conquérir ce continent, re-
„ jetant toute idée d'accomodement pro-
„ posé, sur la confiance qu'ils avaient
„ dans leurs propres forces; sur quoi il est
„ évident, d'après ce changement dans
„ leur maniere d'attaque, qu'ils ont per-
„ du cette confiance. Et,

„ 4°. Parce que le langage constant „ tenu non-seulement par leurs ministres, mais qui perce aussi dans les actions les plus publiques & les plus „ authentiques de la nation, a été, qu'il „ ne convenait pas à leur dignité de traiter avec les Américains, pendant qu'ils „ avaient les armes en main. Non-obstant cela, ils offrent actuellement de „ traiter.

„ La Perversité & la Mauvaise-Foi des Ennemis se manifestent par „ les considérations suivantes :

„ 1°. Les Bills à faire passer contiennent une cession directe ou indirecte „ d'une partie de leurs anciennes prétentions, ou ne la contiennent pas. „ S'ils font cette cession, ils reconnaissent donc avoir sacrifié la vie de beaucoup de braves gens dans une querelle „ injuste. S'ils ne la font pas, ces bills „ sont donc imaginés pour amener insidieusement l'Amérique à des conditions auxquelles ils n'ont pu la faire „ consentir, ni par des argumens avant „ la guerre, ni par la force depuis.

„ 2°. Le premier de ces *Bills* paraît „ par le titre une déclaration des *intentions* du Parlement Britannique, concernant l'exercice du *droit d'imposer des* „ *Taxes* dans ces Etats. En conséquence

„ de quoi, si ces Etats traitaient d'après
„ ledit Bill, ils reconnaîtraient *indirectement* ce droit, pour la reconnoissance duquel la guerre présente a été entreprise & poursuivie de la part de la Grande-Bretagne.

„ 3°. Si l'on acquiesçait à ce droit, prétendu alors, il pourrait-être exercé toutes les fois que le Parlement Britannique se trouverait dans un *esprit*, dans des *dispositions* différentes; attendu que c'est de telles & telles circonstances contingentes, que dépendrait le point sur lequel il réglerait ses actions sur ses *intentions* antérieures.

„ 4°. Ledit premier Bill ne contient dans le fond aucune matiere neuve; c'est précisément la même chose que la motion mentionnée ci-devant; ainsi il est sujet à toutes les objections qui militent contre ladite motion, excepté les particularités suivantes, savoir que la motion devait suspendre la taxation actuelle, tant que les Américains accorderaient ce que ledit Parlement pourrait juger propre: sur quoi elle doit être suspendue par le Bill proposé tant que les Parlemens futurs persisteront dans le même esprit que celui d'à présent.

„ 5°. D'après le second Bill, il paraît

„ que le Roi Britannique peut, s'il lui
„ plaît, établir des Commiſſaires pour
„ *traiter* & pour *convenir* avec ceux qu'il
„ leur plaît, ſur une variété de choſes
» mentionnées ici. Mais de tels traités,
» de tels accords ne doivent avoir au-
» cune valeur ſans le concours dudit Par-
» lement, excepté autant qu'ils ſe rap-
» portent à la *ſuſpenſion* d'hoſtilités & de
» certains de leurs Actes; à la conceſſion
„ des pardons & à l'établiſſement de
» Gouverneurs dans ces Etats ſouve-
» rains, libres & indépendans. Sur quoi
» ledit Parlement s'eſt réſervé, en *pro-
» pres termes*, le pouvoir de mettre de
» côté de pareils traités, de tirer parti
» des circonſtances qui pourraient ſurve-
» nir pour ſoumettre ces continens à ſes
» uſurpations.

» 6°. Ledit Bill, en préſentant l'of-
„ fre du pardon, implique quelque choſe
» de criminel dans votre juſte réſiſtan-
» ce; & conſéquemment, traiter d'après
„ cette offre impliquerait la reconnaiſ-
» ſance que les Habitans de ces Etats
» ont été, comme la Grande-Bretagne
„ l'a déclaré, des *Rebelles*.

„ 7°. Comme ils réclament les Ha-
„ bitans de ces Etats pour leurs ſu-
„ jets, il réſulterait de la nature de la
„ négociation que l'on prétend nouer,

„ que lesdits Habitans seraient ensuite „ à juste titre liés par les loix qu'ils „ feraient ; sur quoi tout accord sti- „ pulé dans une telle négociation pour- „ rait être révoqué dans la suite.

„ 8°. Parce que ledit Bill contient „ que les Commissaires mentionnés pour- „ ront traiter avec des particuliers, des „ individus ; démarche extrêmement „ dérogatoire à la dignité du caractere „ national.

„ D'après tout cela, il paraît évi- „ dent à votre Comité que lesdits Bills „ sont destinés à exciter les espérances „ ou les craintes du bon peuple de ces „ Etats, afin de faire naître des divisions „ parmi eux & une défection de la cause „ commune, qui tire maintenant, par la „ faveur de la Providence divine, à une „ heureuse fin. Qu'ils sont des conséquen- „ ces de ce plan insidieux qui, du jour „ de l'acte du Timbre jusqu'à présent, „ à plongé ce pays dans des disputes & „ des ruisseaux de sang. Et que, dans „ d'autres cas ainsi que dans celui-ci, „ quoique les circonstances puissent les „ forcer dans de certains tems à renoncer „ à leurs injustes prétentions, il n'est pas „ douteux, qu'ils ne veuillent ainsi qu'au- „ paravant, à la premiere occasion favo- „ rable, faire éclater cette soif de domi-

„ nation qui a coupé en deux le puiſſant
„ Empire de la Grande-Bretagne.

„ Quant au ſujet en entier, le Comité
„ demande la permiſſion de rapporter que
„ c'eſt ſon opinion que les Américains
„ s'étant unis dans cette périlleuſe que-
„ relle, d'après des principes d'intérêt
„ commun, pour la défenſe des droits &
„ priviléges communs, laquelle union a
„ été cimentée par des calamités com-
„ munes & par une affection & de bons
„ offices réciproques, de ſorte que la
„ grande cauſe où ils ſont engagés & dans
„ laquelle tout le Genre-Humain eſt in-
„ téreſſée, doit avoir ſon ſuccès de la
„ continuation de cette union. D'après
„ quoi tout homme ou tout corps d'hom-
„ mes qui préſumerait de faire une con-
„ vention ou accord partiel & ſéparé
„ avec les Commiſſaires de la Couronne
„ de la Grande-Bretagne ou avec quel-
„ qu'un d'eux doit être conſidéré &
„ traité comme Ennemi ouvert & dé-
„ claré de ces Etats-Unis.

„ Et de plus, votre Comité demande
„ la permiſſion de rapporter qu'il eſt d'a-
„ vis que ces Etats-Unis ne peuvent,
„ convenablement, avoir aucune confé-
„ rence ou négociation avec *aucun* Com-
„ miſſaire de la part de la Grande-Bre-
„ tagne, à moins que, pour Préliminai-

„ res, ils ne retirent leurs flottes & leurs
„ armées, ou qu'en termes positifs &
„ exprès ils ne reconnoissent l'Indépen-
„ dance desdits Etats.

„ Et autant que ce paraît être le des-
„ sein de l'Ennemi de ces Etats de les
„ bercer dans une sécurité fatale, afin
„ qu'il puisse agir avec un poids & une
„ importance convenable, c'est l'avis du
„ comité que les divers Etats soient in-
„ vités à développer les plus vigoureux
„ efforts, pour mettre le plutôt possible
„ en campagne leurs quotes respectives
„ de Troupes continentales, & que tou-
„ te la milice desdits Etats soit tenue prê-
„ te, afin d'agir comme l'occasion pourra
„ le requérir.

Voici comment le Congrès répondit à la seconde adresse des Commissaires:

D'York-town, *6 Juin* 1778

„ J'ai eu l'honneur de mettre votre
„ Lettre du 3 de ce mois avec les Actes
„ du Parlement Britannique sous les
„ yeux du Congrès; & je suis autorisé à
„ vous avertir, Monsieur, qu'il a déja té-
„ moigné ses sentimens sur ces Bills d'une
„ maniere qui ne differe pas essentielle-
„ ment de ces Actes, dans une publica-
„ tion du 22 Avril dernier.

„ Soyez aſſuré, Monſieur, que quand
„ le Roi de la Grande-Bretagne ſera ſé-
„ rieuſement diſpoſé à mettre fin à la
„ guerre cruelle & non provoquée qu'il
„ a hazardée contre les Etats-Unis, le
„ Congrès ſe prêtera de bon cœur aux
„ conditions de paix qui pourront s'ac-
„ corder avec l'honneur de nations in-
„ dépendantes, l'intérêt de leurs comet-
„ tans & les égards ſacrés qu'ils ſont dans
„ l'intention de témoigner pour les trai-
„ tés. "

J'ai l'honneur, d'être, Monſieur,

Votre très-humble &
très-obéiſſant Serviteur
HENRI LAURENS,
Préſident du Congrès.

*A ſon Excellence Sir
Henri Clinton à
Philadelphie.*



Pensées Morales & Philosophiques sur les motifs de l'Union entre la France & l'Amérique.

Quoique je ne sois pas surpris de voir l'Historien Philosophe trompé sur des événemens historiques, arrivés à une si grande distance de la sphere directe de ses observations, j'ai droit de l'être beaucoup, en le voyant se tromper (du moins, autant qu'il me paraît) dans la carriere lumineuse & brillante des réflexions philosophiques. Ici ce sont ses propres matériaux; c'est lui qui les a créés; ainsi l'erreur vient de son esprit.

Jusqu'à présent mes remarques se sont bornées à des faits, à l'ordre dans lequel ils se sont passés & aux événemens qu'ils ont fait naître. Sur cet objet ma tâche était faite, ayant été à portée d'avoir de meilleures informations que l'Historien. Quant aux discussions sur des objets de sentimens & d'opinion contre un adversaire placé par l'âge, l'expérience & une réputation établie depuis longtems, dans le rang des génies supérieurs, je ne me promets pas le même succès; mais comme elles tombent dans le cercle de mes ob-

ſervations, il ne me conviendrait pas de les omettre.

Dans toute cette partie de l'ouvrage de l'Hiſtorien Philoſophe, je trouve diverſes expreſſions qui *par leur cyniſme, me paraiſſent franchir les bornes de la liberté de penſer;* ou qui, du moins, ſont tellement enveloppées qu'elles perdent pluſieurs des qualités brillantes qui diſtinguent les autres parties de cet ouvrage.

L'Auteur, ayant conduit ſon travail juſqu'à l'époque où ſe fit le Traité d'alliance entre la France & les Etats-Unis, hazarde ſes réflexions ſur cet événement.

„ La Philoſophie, » dit-il, „ dont le „ premier ſentiment eſt le deſir de voir „ tous les gouvernemens juſtes & tous „ les peuples heureux, en portant un » coup d'œil ſur cette alliance d'une » monarchie avec un peuple qui défend » ſa liberté, en chercher le motif. Elle » voit trop que le bonheur de l'humanité n'y a point de part.

Peu importe quelle idée conduiſait la plume de l'Hiſtorien Philoſophe, la diſpoſition ou la trempe de ſon eſprit lorſqu'il traçait ces paroles. Cette circonſtance ne ſervirait ni à juſtifier cette penſée, ni à en accréditer la fauſſeté. Eſt-elle vraie, elle n'a pas beſoin d'apologie.

Eſt-

Eſt-elle fauſſe, elle ne mérite aucune indulgence. On l'offre à l'univers comme l'opinion de la Philoſophie, on peut donc l'examiner indépendamment de la perſonne de l'Auteur.

Il ſemble que c'eſt un défaut du génie de ſe livrer ſouvent plus à des objets de curioſité qu'à des ſujets utiles. A moins qu'on ne ſoit conſeiller-privé du deſtin, on trouve toujours quelque choſe à redire. On veut ſavoir les reſſorts, les quoi, les comment de chaque choſe, ſans quoi l'on s'en va mécontent. Eſt-ce un crime, eſt-ce un caprice ſeulement de l'humanité? c'eſt-ce que je n'examinerai pas. Je prendrai le paſſage tel qu'il eſt, & je me contenterai d'y oppoſer mes réflexions.

Ce ne ſont pas tant pour les motifs qui produiſirent l'alliance, que pour les conſéquences qu'elle doit produire, qu'il faut ouvrir la carriere aux réflexions philoſophiques. Les motifs ne peuvent nous initier que dans les autres arides des probabilités, où l'on ne peut apprendre beaucoup; où l'on peut faire des mépriſes ſur tout; mais les conſéquences offrent à l'eſprit un ample & vaſte champ d'évenemens naturels & mille faits heureux avançant en maturité.

Mais l'expreſſion, dans le ſens même

de l'Hiſtorien Philoſophe, renferme une érreur, parce qu'elle aſſure ce qu'il n'eſt donné à aucun mortel d'aſſurer. Quel homme peut dire que le bonheur du genre humain n'*entra pour rien dans les motifs* qui produiſirent l'alliance? Pour être en état de hazarder une pareille aſſertion, il faut avoir lu dans l'ame de toutes les parties contractantes, & découvert que leurs motifs étaient quelque autre choſe.

A meſure que l'indépendance de l'Amérique fut examinée & connue, l'on vit de jour en jour ſe développer & ce qu'elle promettait par ſon heureuſe poſition aux premiers Auteurs, & les avantages nombreux qu'elle offrait au Genre-humain; l'on vit non des avantages éphemeres & bornés à la race préſente, mais des faveurs pour toute la poſtérité; ainſi ces motifs ajoutés à ceux qui précéderent, furent pour l'Amérique des raiſons qui la porterent à propoſer & à adopter le traité d'Alliance, comme le moyen le plus propre & le plus efficace, d'étendre & d'affermir le bonheur général; l'Hiſtorien ſe trompe donc à notre égard.

D'un autre côté la France était dans une poſition bien différente par rapport à l'Amérique. La néceſſité ne la forçait

pas à chercher une amie. Les motifs qui l'engagerent à le devenir portent donc la preuve la plus forte de bonté; & ce qui est bon, doit avoir nécessairement le bien pour objet. En jetant les yeux sur elle-même, la France voyait dans cet événement une suite d'avantages dignes de son attention. En posant des bornes au pouvoir d'une ancienne rivale, sans chercher à la détruire ni à la jeter dans la détresse, elle acquérait des avantages, sans faire aucun mal; elle se donnait une nouvelle amie en s'alliant avec un pays qui était dans l'infortune. Les ressorts des pensées qui conduisent à des actions de cette sorte, toutes politiques qu'ils puissent être, sont cependant d'une espece salutaire; car, dans toutes les causes, bonnes ou mauvaises, il est nécessaire que l'esprit conserve une aptitude qui le mette en état d'agir d'une maniere analogue à l'objet : comme une mauvaise cause ne saurait être poursuivie avec un bon motif; une bonne cause ne saurait avoir longtems pour base un motif mauvais, & comme nul homme n'agit sans motif, dans le présent cas, des motifs qui ne sauraient être mauvais, doivent donc être représentés comme bons. Mais l'Historien s'étend sur une échelle si

vafte, qu'il perd de vüe les degrés qui en déterminent la mefure. Pour parler fans figure, il rejette l'origine du bien, parce que la fin ne vient pas tout d'un coup.

Il eft vrai que de mauvais motifs peuvent à quelques égards entrer dans le foutien d'une bonne caufe ou dans la pourfuite d'un bon objet; mais cet état des chofes ne fubfifte pas longtems; car ou l'objet épure l'efprit, ou l'efprit corrompt l'objet; autrement ne pouvant jamais fe réunir, il arrive une fciffion: & ce progrès naturel, quoiqu'infenfible, d'union ou de débat entre l'efprit & l'objet eft la caufe fecrete de la fidelité ou de la défection; chaque objet qu'un homme pourfuit eft alors une efpece d'idole pour fon efprit: fi les deux font bons ou mauvais, l'union eft naturelle; mais s'ils font oppofés & que l'un ne puiffe corrompre ou réformer l'autre, l'oppofition fait naître le dégoût, & la féparation s'enfuit.

Quand la caufe de l'Amérique fit fa premiere entrée fur le théâtre de l'Univers, il y en eut plufieurs qui, femblables à des avanturiers, à des coureurs de bonne fortune, briguerent fon fervice & lui firent la cour avec toutes fortes de démonftrations d'honneur &

d'attachement. Ils exaltaient ses louanges; ils étalaient leurs dispositions à la servir. Tout retentissait de leur ardeur ou de leur courroux. On les eût pris pour des amoureux-fous. Mais hélas! c'étaient des coureurs de fortune. Leurs attentes étaient vives, mais leurs cœurs étaient froids; & ne la trouvant pas propre à se prêter à leurs vues, ou n'étant pas eux-mêmes réformés par son influence, ils rompirent avec elle; quelques-uns même l'abandonnerent & la trahirent.

Il y en eut d'autres qui la regarderent d'abord avec indifférence & qui, ne connaissant pas sa nature, se tinrent quelque tems à l'écart. Ils craignaient que, sous les apparences trompeuses de liberté, elle ne cachât le cahos hideux de l'anarchie ou le monstre horrible de la tyrannie. Ils ne la connaissaient pas. Faisait-on l'éloge de son caractere, ils ne s'y opposaient pas. Mais ils ne laissaient pas de la suspecter; & quoique nés au milieu d'elle; elle leur paraissait encore étrangere.

Quelques-uns d'eux furent conduits par le hazard, d'autres par la curiosité, à l'appercevoir de loin. Ils hazarderent de jeter un regard sur elle. Ils se sentirent inclinés à lui parler. L'intimité se

fortifia. Enfin les ſoupçons s'évanouirent. Des idées différentes pénétrerent graduellement dans l'eſprit. Comme ils n'étaient mus ni par l'intérêt particulier, ni par des motifs ſordides ou déshonorants, ils furent épris de ſon innocence; & ne ſe laiſſant ni abattre par l'infortune, ni emporter par les ſuccès, ils partagerent avec fidélité les variations de ſa deſtinée.

Cette explication des motifs imaginés par l'Hiſtorien m'a conduit, ſans y penſer, dans une ſphere de raiſonnemens métaphiſiques; mais il n'y avait pas d'avenue qui m'y menât auſſi naturellement. Oppoſer les préſomptions aux préſomptions, les aſſertions aux aſſertions, eſt un genre d'oppoſition qui n'a jamais de fin; & par conſéquent la méthode la plus convenable était de montrer que l'explication donnée par l'Hiſtorien ne s'accordait pas avec les progrès naturels de l'eſprit & l'influence qu'il a ſur les actions humaines. J'abandonnerai donc à préſent ce ſujet; je procéderai à ce que j'ai expoſé auparavant, ſavoir que ce *n'eſt pas tant pour les motifs qui produiſirent l'alliance, que pour les conſéquences qu'elle doit produire, qu'il faut ouvrir la carriere aux réflexions philoſophiques.*

C'est une réflexion que j'ai déja faite dans un autre ouvrage, que le cercle de la civilisation n'est pas encore parfait. La réciprocité des besoins a formé les individus de chaque pays dans une espece de société nationale; & les progrès de la civilisation se sont arrêtés là. Car il est aisé de voir que les nations, à l'égard l'une de l'autre, (nonobstant l'idée des loix civiles que chacun explique à sa fantaisie) sont comme des individus dans l'état de nature. Elles ne sont dirigées par aucun principe fixe, ni gouvernées par aucune loi coactive; & chacune d'elles fait en son particulier ce qu'elle juge à propos ou ce qu'elle peut.

S'il était possible que nous eussions connu le monde, lorsqu'il était dans l'état de barbarie, nous aurions présumé qu'il n'eût jamais pu prendre le pli de l'ordre où nous les voyons actuellement. L'esprit, encore brut, était, sinon plus dur, au moins aussi dur à la culture dans son état individuel, que l'esprit des hommes l'est actuellement dans l'état national. Nous sommes venus à bout d'unir les individus; pourquoi desespérerions-nous d'obtenir le même succès sur les nations?

Il y a présentement beaucoup plus d'aptitude dans le Genre-humain pour étendre & perfectionner la civilisation des nations à l'égard l'une de l'autre, qu'il y en avait lorsqu'il fut question d'unir en société les individus dans l'état de nature. Il est en quelque façon plus aisé de réunir les pieces d'une machine quand elles sont fabriquées, que de les former de matériaux premiers & bruts. L'état présent du monde différant extrêmement de ce qu'il était jadis, a donné une tournure différente à l'esprit humain, au-delà de ce qu'il paraît éprouver. Les besoins des individus qui donnerent la premiere idée de société, sont actuellement augmentés par les besoins réciproques des nations; l'homme est actuellement obligé d'aller chercher chez les autres nations ce qu'il cherchait auparavant auprès de lui chez son proche voisin.

Les Belles-Lettres, ce langage de l'univers, ont en quelque maniere lié tout le Genre-humain par une connaissance générale, & les progrès qu'elles font, produisent chaque jour quelque liaison nouvelle. Ce lien général met les nations les plus éloignées à même de converser ensemble; en perdant peu-à-peu l'air gauche d'étranger & le front ombra-

geux du soupçon, les peuples divers apprennent à se connaître, à s'entendre l'un l'autre. La science qui n'affectionne aucun pays particuliérement, mais qui communique ses faveurs à tous, a généreusement ouvert un temple, où tout le monde peut la trouver. Son influence, semblable à celle du soleil sur un terrein glacé, a préparé depuis longtems l'esprit à des cultures plus relevées & à des progrès plus grands. Le Philosophe d'un pays ne voit pas un ennemi dans le Philosophe d'un autre. Il prend sa place dans le temple des sciences & ne demande pas quel est celui qui siége à ses côtés.

Ce n'était pas-là l'état du monde barbare. L'homme avoit alors peu de besoins, & les objets étaient à sa portée. Tant qu'il put se les procurer, il vécut dans l'état parfait d'une indépendance individuelle; la conséquence fut qu'il y avait autant de nations que d'individus, chacun étant en guerre avec un autre, pour assurer quelque chose qu'il avait, ou pour obtenir quelque chose qu'il n'avait pas. Les hommes n'avaient alors ni affaires à suivre, ni études pour exercer leur esprit. Ils partageaient leur tems entre la fatigue & l'oisiveté. La chasse & la guerre étaient leurs principales occupa-

tions, manger & dormir leurs principales jouiſſances.

Les choſes ſont bien changées. La révolution arrivée dans la maniere de vivre a fait qu'il eſt néceſſaire de s'occuper; l'homme trouve actuellement mille choſes à faire dont auparavant il n'avait aucune idée. Au lieu de placer les idées de grandeur dans les exploits groſſiers des ſauvages, il étudie les arts, les ſciences, l'agriculture, le commerce, les qualités d'une éducation polie, les principes de la ſociété & la connaiſſance de la Philoſophie.

Il y a bien des choſes qui, en elles-mêmes, ne ſont ni bonnes, ni mauvaiſes; mais qui produiſent des conſéquences marquées fortement au coin du bon ou du mauvais. Ainſi, le commerce, qui au fond n'eſt rien dans le moral, a influé conſidérablement ſur la tournure de l'eſprit. C'était, dans l'état primitif de nature, le manque d'occupation qui produiſait ce penchant barbare & perpétuel pour la guerre. Le tems paraiſſait d'une longeur inſupportable, faute d'objets pour s'occuper. L'indolence où l'on vivait fourniſſait le tems pour faire du mal; & tous étant également oiſifs & dans des circonſtances égales, il était facile de les irriter & de les engager dans les combats.

Mais les progrès du commerce ont fait naître des circonstances dont l'étendue est à la portée de tous les hommes & fournit à chacun des objets pour penser & des objets pour s'occuper. Par ce moyen l'attention humaine est éloignée méchaniquement des objets qu'offrent un esprit oisif & l'état de paresse: l'homme commerce avec les mêmes pays auxquels il aurait, dans le premier âge, fait la guerre pour y ravir les productions qu'il n'aurait pas voulu se procurer par le travail.

C'est ainsi, comme je l'ai observé, que l'univers étant essentiellement changé par l'influence des sciences & du commerce, il est dans un état plus propre, non-seulement pour admettre, mais encore pour desirer les progrès de la civilisation. Le principal & presque le seul Ennemi qu'il puisse encore rencontrer, est le *préjugé;* car il est évidemment de l'intérêt du Genre-humain de s'accorder & d'augmenter, autant que possible, la somme de son bonheur. L'univers a subi les divisions d'empires qu'il devait éprouver, les limites de chacun sont connues & fixées. Le desir de faire des conquêtes, à l'exemple des Grecs & des Romains, n'existe plus; & l'expérience a fait disparaître l'idée

de faire la guerre pour avoir du butin. En un mot, les motifs des guerres ſont extrêmement diminués ; & il n'eſt preſque rien ſur quoi l'on puiſſe quereller, ſi ce n'eſt ſur ce qui vient de ce fléau de la ſociété, le préjugé, & de cette indomptable rudeſſe de caractere qui en eſt la ſuite.

Il y a quelque choſe d'extrêmement curieux dans la nature & les opérations du préjugé. Il a la capacité ſinguliere de ſe prêter à toutes les variations poſſibles de l'eſprit humain. Il n'eſt qu'un petit nombre de paſſions & de vices diſperſés parmi les hommes, & qui ne trouvent que çà & là des eſprits diſpoſés à les recevoir. *Mais le préjugé, ſemblable à l'araignée, étend ſes toiles par tout.* Il n'eſt jamais délicat ſur le choix des lieux ; il ne demande que de la place. Il eſt peu de ſituations, à l'exception du feu & de l'eau, où l'araignée ne pût vivre. Semblable à cet inſecte, que l'eſprit ſoit auſſi nud que les murs d'un vieux château vide & abandonné, auſſi ſombre qu'un cachot, ou qu'il ſoit meublé des plus riches ornemens de la penſée ; qu'il ſoit chaud, froid, obſcur ou lumineux, iſolé ou vide, le préjugé, à moins qu'on ne lui oppoſe des obſtacles, y viendra tendre des toiles ; &,

comme l'araignée, il s'établira dans un lieu qui ne femblait offrir aucune pâture. Si l'araignée empoifonne fa nourriture en la préparant pour fon palais & pour fon ufage, le préjugé en fait autant; & comme plufieurs de nos paffions font fortement caractérifées dans les différentes efpeces du regne animal, on peut donner au préjugé le nom d'araignée de l'efprit.





Remarques ſur l'Alliance entre la France & l'Amérique.

JAMAIS peut-être il n'y eut deux Evénements qui ſe combinerent d'une maniere plus forte & plus intime pour combattre & diſſiper nos préjugés que l'indépendance de l'Amérique & ſon alliance avec la France. Nous en ſentons les effets; & leur influence s'étend déja à l'ancien monde auſſi bien qu'au nouveau. La tournure des idées, la maniere de penſer du peuple, ont éprouvé une révolution encore plus extraordinaire que la révolution politique du pays. Nous voyons avec d'autres yeux, nous entendons avec d'autres oreilles; nous penſons avec d'autres idées que nous ne faiſions auparavant. Nous enviſageons nos anciens préjugés comme s'ils euſſent été les préjugés d'un autre peuple. Nous voyons & connaiſſons actuellement que c'étaient des préjugés & rien autre; & degagés de nos entraves, nous poſſédons une liberté d'eſprit dont nous n'avions aucune idée. Jamais les argumens, tout éloquens qu'ils aient pu être, ni les raiſons les plus ſubtiles n'auraient produit un changement ſi néceſſaire à l'extenſion de

l'efprit & à la connaiffance du monde, fans ces deux événements, la Révolution & l'Alliance.

Si l'Amérique fe fût détachée peu-à-peu de la Grande-Bretagne, on n'aurait obfervé aucun changement important dans les idées. Les mêmes notions, les mêmes préjugés, les mêmes fentimens auraient prévalu comme auparavant dans les deux pays; & toujours efclaves de l'erreur & de l'éducation, ils auraient fuivi la route battue de l'habitude. Mais remuée par les moyens que l'on fait par rapport à nous mêmes, à la France & à l'Angleterre, toute la maffe du cœur s'eft purgée des fouillures du poifon & de la rouille qui l'infectaient, & s'eft ouverte aux impreffions des idées faines & généreufes.

Jamais peut-être il n'y eut d'alliance pofée fur une bafe plus étendue que celle entre la France & l'Amérique, & les progrès qu'elle a faits font dignes de remarque. Ces deux pays n'avaient été ennemis l'un de l'autre que par rapport à l'Angleterre. Ils n'avaient originairement aucun fujet de querelle l'un avec l'autre, fi ce n'eft pour l'intérêt de l'Angleterre qui armait l'Amérique contre la France. Dans ce temps-là les Américains, féparés du refte de l'Univers

par une eſpace immenſe, & bercés dans tous les préjugés de ceux qui les gouvernaient, croyaient de leur devoir d'agir comme on le leur inſinuait. C'eſt ainſi qu'ils s'épuiſaient pour faire des conquêtes, non à leur avantage, mais pour celui de leurs maîtres, qui les traitaient en eſclaves.

Une longue ſuite de duretés & d'outrages & la rupture occaſionnée enfin par le commencement des hoſtilités à Lexington le 19 Avril 1775, firent naître de nouvelles idées. L'eſprit, auparavant uniquement tourné vers l'Angleterre, ſe porta ſur l'Univers entier; & nos préjugés ainſi que nos ſouffrances ſubirent une épreuve qui le fit replier ſur lui-même; enfin, nous trouvâmes les premiers auſſi contraires à la raiſon & à l'humanité, que les dernieres étaient peu compatibles avec nos droits civils & politiques. Pendant que nous avancions ainſi par degrés dans le vaſte champ de l'amour de tous les hommes, l'alliance avec la France fut conclue, alliance formée non pour être éphémere, mais, éternelle parce qu'elle eſt poſée ſur des principes ſolides & généreux avec des avantages égaux & réciproques; & la maniere aiſée & affectueuſe avec laquelle les parties ont depuis communiqué enſemble en

a fait une alliance non de cours, mais de nations. Les Esprits sont actuellement unis aussi bien que les intérêts, & nos cœurs aussi bien que notre prospérité nous invitent à les maintenir. Les Anglais, n'ayant pas éprouvé ce changement, n'en avaient aucune idée. Ils caressaient avec complaisance les mêmes préjugés que nous foulions aux pieds; ils imaginaient conserver prise sur l'Amérique par la conservation de ces mêmes idées étroites que l'Amérique rejetait. Ils s'énorgueillissaient des choses que nous méprisions : voilà la principale cause qui a fait échouer toutes leurs Négociations, fondées sur cette base. Nous sommes réellement un autre peuple, nous ne pouvons plus retourner à notre ancienne ignorance & à nos vieux préjugés. L'esprit une fois éclairé ne retombe plus dans les ténebres. Il n'est ni dans l'ordre des probabilités, ni même dans l'ordre des possibles, que l'esprit retombe dans l'ignorance d'une chose qu'il sait; ainsi toute entreprise de la part de l'Angleterre calquée sur les anciennes idées de l'Amérique & ses vues pour les renouveller, ressemblent à celles d'un homme qui voudrait persuader à quelqu'un pourvu de bons yeux de se rendre aveu-

gle, ou doué de bon sens de devenir un sot. La premiere supposition est contre la nature, & la seconde impossible.

L'Historien Philosophe remarque qu'un de ces pays est une Monarchie & l'autre une République. Mais quelles suites peut avoir cette différence? Les formes de gouvernement n'ont rien de commun avec des traités: les premieres n'ont rapport qu'à la police intérieure des pays, les seconds à leur Politique extérieure, & tant que les deux pays remplissent leur devoir, nous n'avons pas plus de droit à nous ingérer dans les affaires domestiques de l'un ou de l'autre, que nous n'en avons à nous informer des intérêts particuliers de telle ou telle famille.

Si l'Historien eût un peu réfléchi, il aurait vu que les Cours ou les puissances investies du pouvoir suprême dans chaque pays, quelle que soit la forme du gouvernement, sont des républiques à l'égard l'une de l'autre. Voilà le premier, voilà le vrai principe des alliances. L'antiquité peut donner la préséance, & le pouvoir produit naturellement le plus ou le moins de crédit; mais le droit respectif n'est jamais un sujet de dispute. C'est aussi une chose digne de remarque; qu'un pays monar-

chique ne saurait éprouver aucune altération dans sa tranquilité par une alliance avec un état Républicain; que si les gouvernemens Républicains ont à craindre quelque chose ce n'est pas de leurs liaisons étrangeres, mais de quelques convulsions, ou complots intestins. La France est en alliance avec le corps Helvétique depuis plus de deux cens ans; & la Suisse ne laisse pas de conserver sa constitution Républicaine aussi intacte que si elle s'était alliée avec une République. D'ailleurs, ce n'est pas un mal qu'il y ait une mêlange pareil dans le monde politique. Il y a quelque chose à apprendre de la différence des mœurs & des sentiments: c'est même par cette liberté de correspondre ensemble, sans s'ingérer dans les affaires domestiques l'un de l'autre, que l'amitié s'étend & que les préjugés se détruisent.

Mais non-obstant les éloges pompeux que fait l'Historien Philosophe de liberté, il paraît quelquefois s'oublier, ou peut-être sa théorie est elle plutôt l'enfant de son imagination que de son jugement; car, à-peu-près dans le même instant qu'il critique l'alliance, comme n'ayant pas primitivement & suffisamment le bonheur du Genre-humain pour

objet, il accuse, par maniere d'insinuation, la France d'avoir agi avec tant de générosité & si peu de politique. » Pourquoi, » dit-il, en parlant de la Cour de France, » s'être mis par un » Traité inconsidéré dans les fers du » Congrès qu'on aurait tenu lui-même » dans la dépendance par des subsides » abondans & réglés ? "

Quand un Auteur entreprend de traiter du bonheur public, il doit s'assurer s'il ne prend pas la passion pour l'équité, ni son imagination pour principe. Les bons principes ressemblent à la vérité; ils n'ont pas besoin d'artifice. Ils se développent d'eux-mêmes & de la même maniere. Mais quand cela n'arrive pas, chaque page doit-être surveillée, pesée, examinée, comparé avec les autres, comme une histoire inventée.

Je suis surpris de ce passage de l'Historien. Il ne signifie rien, ou il n'a qu'un mauvais sens; & dans tous les cas il montre combien grande est la différence entre les connaissances pratiques & celles de pure spéculation. Un traité, d'après le langage de l'Auteur, ne renfermerait ni consistance, ni affection; il aurait pu durer jusqu'à la fin de la guerre & expirer alors avec elle. Mais la France, s'élevant au-dessus de

la fphere des politique étroits & des petites ames, s'eft acquis une réputation de générofité & s'eft procuré l'amour d'un pays qui lui avait été jufqu'alors étranger. Elle avait à traiter avec un peuple qui penfait comme la nature l'infpirait; & de fon côté, elles apperçut fagement qu'elle ne devait pas chercher par des conditions inégales, des avantages préfens qui auraient pu balancer les avantages plus durables qui pouvaient découler d'un prélude de bonté & de générofité.



Remarques fur le refus de la médiation de la Cour de Madrid.

De là l'Hiftorien pénetre dans les tranfactions fecretes des deux Cabinets de Verfailles & de Madrid, relativement à l'indépendance de l'Amérique; mon intention n'eft pas de le fuivre dans cette carriere. C'eft une circonftance affez frappante, fans avoir befoin de commentaire, que l'ancienne union entre la Grande-Bretagne & l'Amérique, ait produit une puiffance, qui dans fes mains devenait dangereufe à l'univers : & il n'eft pas improbable de fuppofer que

ſi les Anglais euſſent auſſi bien connu la force des Américains, qu'ils ont eu l'occaſion de la connaître depuis la guerre, au lieu d'entreprendre de la réduire à une ſoumiſſion illimitée, ils lui auraient propoſé la conquête du Mexique. Mais les deux pays étant ſéparés, l'Eſpagne n'a plus rien à en appréhender; tandis que leur union lui donnait plus d'alarme qu'à aucune autre Puiſſance de l'Europe.

La partie à laquelle je me bornerai particuliérement, eſt celle où l'Hiſtorien prend occaſion de prodiguer au Miniſtere Britannique l'encens de la plus haute admiration, pour avoir rejeté la médiation offerte de la Cour de Madrid, en 1779.

Il faut ſe rappeler que le cabinet d'Eſpagne, avant de ſe joindre à la France pour la guerre, ſe chargea de l'emploi de médiateur; & qu'il fit au Roi Britannique & au Miniſtere des offres tellement avantageuſes à la Grande-Bretagne que ſi elles euſſent été acceptées, elles auraient paru préjudiciables, & peut-être inadmiſſibles pour l'Amérique. Ces propoſitions furent cependant rejetées par le Cabinet Britannique, ſur quoi l'Auteur ſe permet ces paroles.

„ Ce plan de réconciliation déplu

„ à Verfailles, & l'on n'y fut un peu
„ raffuré que par l'efpoir qu'il ferait re-
„ jeté à Londres. C'eft-ce qui arriva.
„ L'Angleterre ne put fe déterminer à
„ reconnaître les Américains indépen-
„ dans de fait, quoiquils ne fuffent pas
„ appelés aux Conférences qui allaient
„ s'ouvrir; quoique la France ne pût
„ pas négocier pour eux; quoique leurs
„ intérêts duffent être uniquement foute-
„ nus par un médiateur qui ne leur était
„ attaché par aucun Traité, & qui,
„ peut-être au fond de fon cœur, n'en
„ defirait pas la profpérité, quoique
„ fon refus les menaçât d'un ennemi
„ de plus.

„ C'eft dans une circonftance pareil-
„ le; c'eft lorfque la fierté éleve les ames
„ au-deffus de la terreur, qu'on ne voit
„ rien de plus à redouter que la honte de
„ recevoir la loi, & qu'on ne balance
„ pas à choifir entre la ruine & le deshon-
„ neur; c'eft alors que la grandeur d'une
„ Nation fe déploie. J'avoue toutefois
„ que les hommes, accoutumés à juger
„ des chofes par l'événement, traitent
„ les grandes & périlleufes réfolutions
„ d'héroïfme ou de folie, felon le bon
„ ou le mauvais fuccès qui les ont fui-
„ vies. Si donc on me demandait quel eft
„ le nom qu'on donnera dans quelques

„ années à la fermeté que les Anglais „ ont montré dans ce moment, je ré- „ pondrais, que je l'ignore. Quant à „ celui qu'elle mérite, je le ſais. Je ſais que „ les annales du monde ne nous offrent „ que rarement l'auguſte & majeſtueux „ ſpectacle d'une Nation qui aime mieux „ renoncer à ſa durée, qu'à ſa gloire. „

Dans ce paragraphe, les idées ſont ſublimes & les expreſſions élégantes; mais le coloris eſt trop relevé pour le ſujet, & l'éclat des beautés fait diſparaître la reſſemblance. C'eſt cependant dans la maniere dont on adapte la faculté de penſer & les tournures du ſtile au ſujet, pour donner une explication claire du point en queſtion; c'eſt cela & rien autre, qui caractériſe le bon Ecrivain. Mais la plus grande partie des ouvrages de l'Hiſtorien Philoſophe (qu'il me pardonne cette remarque) me paraît manquer de centre & former un cahos de matieres hétérogenes & diſparates. Il offre, ſi l'on veut, l'agréable perſpective d'un déſert ſans iſſues ni ſentiers; l'on y eſt diſtrait par chaque objet, ſans être particuliérement dirigé vers aucun; on s'y égare avec agrément; mais il eſt difficile de pouvoir en ſortir.

Avant d'expoſer d'autres remarques ſur le fonds & la forme du paſſage cité, je

le comparerai avec l'événement auquel il fait allufion.

Cet événement ne me paraît pas mériter des éloges. Le refus ne fut pas infpiré par le courage, mais par la vanité. L'Angleterre ne le regarda pas comme un trait de défefpoir dans un péril extrême; ainfi fa réfolution de renoncer à fa durée plutôt qu'à fa gloire n'eft pas applicable à fes difpofitions. Elle efpérait vivement de fubjuguer l'Amérique, & n'avait pour Ennemie d'autre puiffance navale que la France. Elle pouvait efpérer d'autres médiations, plus favorables que celle qu'elle refufa. Mais au cas que cela n'arrivât pas & que l'Efpagne s'engageât dans la partie, elle n'y voyait que l'emploi de fes forces navales contre la France & l'Efpagne; ella n'en avait pas befoin contre l'Amérique, & elle était habituée à fe regarder comme fupériere fur cet élément à ces deux puiffances.

Mais dans tous les cas auxquels cette conféquence pourrait tendre, il n'y avait rien qui pût lui infpirer l'idée de renoncer à fon exiftence. Il n'eft pas dans la politique de l'Europe de permettre la deftruction d'aucune puiffance; mais de s'oppofer feulement à fon accroiffement dangereux. Sa fituation l'affranchiffait encore des horreurs internes & immédiates

d'une invasion; elle ne faisait que des dissipations volontaires & ne s'épuisait qu'en courant après des conquêtes; & quoiqu'elle ne souffrît que par les dépenses de la guerre, elle couvait toujours de l'œil de magnifiques dédommagemens.

Puisque l'Historien se plaît à tracer des tableaux pittoresques & frappans de caractere, il aurait pu trouver un champ fécond de sujets en Amérique. Il y avait là un peuple qui ne pouvait savoir quel parti l'on prendrait pour ou contre lui; un peuple inexpérimenté qui s'engageait dans l'arêne avec une puissance qui avait fait trembler & chanceler les États les plus puissans. Il avait tout à apprendre, à l'exception des principes qui l'animaient, & à se procurer tout ce dont il avait besoin pour sa défense. On l'a vu quelquefois réduit à l'état le plus désastreux où l'infortune puisse réduire un peuple, sans qu'il ait éprouvé la moindre altération dans son courage; on l'a vu se relever par les événemens les plus inattendus, sans se livrer aux excès qu'inspire l'orgueil de la prospérité. Chanceler ou désespérer sont des mots inconnus en Amérique. L'esprit du peuple était préparé à tous les événemens, parceque sa résolution primitive & finale de réussir ou de

s'enterrer sous les ruines de la patrie, renfermait toutes les circonstances possibles.

Le refus des propositions Britanniques en 1778, dans les circonstances où se trouvait l'Amérique, est un trait bien plus brillant de fermeté que le refus de la médiation Espagnole par la Cour de Londres. Raynal n'est cependant pas le seul Historien qui, ébloui par la sublimité de cette conduite, l'ait attribuée à une circonstance, qui était alors inconnue, l'alliance avec la France. Leur erreur ne prouve que leur haute opinion de cette sublimité; parce que, pour en rendre compte, ils ont cherché une cause analogue à sa grandeur; sans savoir si la cause existait dans le systême politique de l'Etat. Il n'est pas inutile de citer à cette occasion un extrait tiré d'*un Coup-d'œil rapide sur le Regne présent d'Angleterre.*

Cette esquise se trouve *pag.* 53 du *Nouveau Regisire Annuel pour l'année.* 1780. L'extrait est de la teneur suivante :

„ Les Commissaires qui, en vertu des
„ bills conciliatoires de Lord North, se
„ transporterent en Amérique pour pro-
„ poser des conditions de paix aux Co-
„ lonies, échouerent entierement. Les
„ concessions qui auraient été reçues
„ auparavant avec la derniere recon-

„ naiſſance, furent rejetées avec dédain.
„ C'était l'époque de l'orgueil & de la
„ hauteur Américaine. Il eſt cependant,
„ probable que ce ne fut pas ſeule-
„ ment *l'orgueil & la hauteur* qui dic-
„ terent les Réſolutions du Congrès,
„ mais une défiance de la ſincérité des
„ offres Britanniques, la détermination
„ de ne pas renoncer à l'Indépendance
„ &, SUR-TOUT L'ENGAGEMENT OU IL
„ ÉTAIT ENTRÉ PAR SON DERNIER
„ TRAITÉ AVEC LA FRANCE. „

Ainſi les éloges enthouſiaſtes de l'Hiſtorien doivent paſſer à l'épreuve des réflexions morales, philoſophiques. C'eſt le délire de la penſée qui tend à faire diſparaître ces réflexions, que l'humanité dicte naturellement contre la conduite criminelle de la Grande-Bretagne. C'eſt un palliatif pour couvrir une iniquité de cabinet. Il tient dans un ſommeil léthargique la conſcience d'une nation; & je ne ſais s'il n'eſt pas plus dangereux de couvrir le crime ſous des excuſes brillantes que d'en faire une apologie formelle & directe.

La Grande-Bretagne eſt actuellement le ſeul pays qui tient le monde dans un état de diviſion & de guerre. Au lieu de prodiguer les éloges à l'excès de ſes crimes, l'Hiſtorien aurait beaucoup

mieux rempli ses fonctions, enlui adressant ces questions.

„ N'y-a-t-il pas assez de calamités
„ dans le monde, ne sont-elles par
„ trop nombreuses pour y échapper &
„ trop douloureuses pour être suppor-
„ tées patiemment, sans s'attacher à
„ en grossir la sombre nomenclature &
„ à y augmenter les occasions de se
„ détruire? La vie est-elle si longue,
„ que ce soit une chose nécessaire, un
„ devoir, d'en racourcir la trame &
„ d'accélérer l'époque de sa fin? Les
„ jours de l'homme sont-ils filés d'or
„ & de soie, au point qu'il faille ap-
„ peler les maux afin d'y introduire de
„ la variété? Vas, demande à ton cœur
„ navré, quand mille traits viennent
„ le déchirer, vas, demande à toi-
„ même, quand tous les remedes ne
„ peuvent te guérir, si la chose est
„ ainsi ou non?„





Tableau fidele des dispositions des Américains envers la France.

APRÈS avoir acheyé mes remarques fur le fujet précédent, je paffe à un autre où l'Hiftorien Philofophe a laiffé échapper des traits de malignité, &, qui pis eft, d'injuftice.

Après avoir critiqué le Traité, il hazarde de caractérifer les différentes parties engagées en guerre. „ Eft-il „ poffible, " dit-il, „ qu'une union „ étroite puiffe longtems fubfifter entre „ des Confédéres d'un caractere auffi „ oppofé que le Français emporté, „ dédaigneux & léger; l'Efpagnol lent, „ hautain, jaloux & froid; l'Américain „ qui tient fecrétement fes regards tour- „ nés vers fa mere-patrie & qui fe „ réjouirait des défaftres de fes Alliés, „ s'ils étaient compatibles avec fon in- „ dependance? „

Tracer des portraits de fantaifie, eft une efpece d'attaque & de repréfailles à laquelle une grande partie des hommes aiment à fe livrer avec complaifance. Le vrai Philofophe devrait-être au-deffus de cette faibleffe, fur-tout dans un cas qui peut caufer du mal, fans produire

aucun bien; dans un cas, où l'offense ne saurait être justifiée par aucune provocation. L'Auteur aurait pu imaginer une différence de caractere pour chaque nation du monde; les autres en revanche en imagineraient aussi de leur côté, jusqu'à ce que, dans ce conflit d'esprit, on ne pourrait plus distinguer les nuances du caractere véritable; la gaîté d'une nation & la gravité d'une autre, peuvent être par un coup léger de pinceau, représentés sous les couleurs les plus bizarres; & le peintre peut devenir aussi ridicule que la peinture. Mais pourquoi l'Historien n'a-t-il pas plongé ses regards plus avant, pour peindre aussi les bonnes qualités des diverses parties? Pourquoi ne s'est-il pas arrêté avec complaisance sur cette grandeur d'ame, cette noblesse de sentimens qui a caractérisé la conduite de la France dans ses conquêtes actuelles, & arraché des expressions de reconnaissance de la part même de la Grande-Bretagne? Il est cependant un point (& l'on pourrait en indiquer plusieurs autres) sur lesquels les puissances alliées sont d'accord; c'est dans la maniere avec laquelle elles se disputent à qui montrera le plus de noblesse envers leurs ennemis. L'Espagne à confirmé cette remarque dans sa conquête de Minorque & des Isles de Baha-

ma; l'Amérique ne s'est jamais démentie en procédés humains depuis le commencement de la guerre, malgré les provocations révoltantes dont elle a été la victime. L'Angleterre seule s'est piquée de persister dans le systême d'insolence & de cruauté qu'elle avait adopté.

Mais pourquoi l'Amérique demeurerait-elle chargée d'une accusation qu'elle n'a pas méritée par sa conduite, encore moins par ses principes, & qui, si elle était vraie, serait une tache à son honneur ? Pourquoi l'accuser de manquer d'attachement pour ses alliés ou de se réjouir de leurs désastres ? Il est vrai qu'elle s'est attachée opiniâtrément à montrer à l'Univers quelle n'était pas l'agresseur vis-à-vis de l'Angleterre, qu'elle n'avait ni cherché ni même desiré cette querelle. Mais tirer des inductions de sa candeur & même de ce qui l'a justifié pour porter le coup mortel à sa réputation, (& je ne sçache pas qu'on puisse en tirer d'ailleurs) cela n'est ni beau ni juste.

La maniere dont les Américains rejeterent en 1776 les propositions Britanniques avant qu'ils eussent aucun pressentiment d'une alliance avec la France, peut-elle se concilier avec le tableau que fait Raynal de leurs dispositions ?

Ont-

Ont-ils laiſſé échaper dans leur conduite un ſeul trait qui ait fourni matiere à cette peinture ? Mais il eſt un témoignage irréfragable & bien propre à montrer le contraire; c'eſt que de tous les paquets de Lettres que l'on a interceptés en différentes parties de l'Amérique & portés à New-York, Lettres dont l'on a publié les traits les plus propres à ſemer la diviſion & à noircir les Américains, il ne s'eſt trouvé dans aucune, rien qui puiſſe avoir donné lieu à cette accuſation.

Il n'eſt pas un pays où l'on ſoit moins gêné par le gouvernement dans la liberté de produire ſes ſentimens & ſes idées; & s'il eſt quelques entraves à ce ſujet, elles ne viennent que de la crainte du reſſentiment populaire. Si donc aucun trait de la Correſpondance particuliere ou publique n'autoriſe des inductions pareilles, ſi même, à raiſon des diſpoſitions générales du peuple, il ne ſerait pas ſûr de montrer de la joie du déſaſtre de cet allié : ſur quel fondement, dis-je, une telle accuſation poſerait-elle ? Nous ne pouvons ſavoir quelles ſortes de compagnies Raynal a fréquentées en France ; mais nous pouvons aſſurer que les informations qu'on lui a fournies ne regardent aucunement l'Amérique.

Si M. Raynal ſe fût trouvé en Améri-

que lorſqu'on y apprit la Nouvelle du malheur arrivé à la flotte du Comte de Graſſe dans les Indes Occidentales, il aurait vu clairement ſon étonnante mépriſe. Je ne me rappelle pas un ſeul exemple ſi ce n'eſt la perte de Charles-Town qui ait affecté auſſi vivement les eſprits & qui leur ait cauſé plus d'agitation, de crainte & d'eſpérance, que les premiers bruits avant-coureurs encore douteux de la vérité & de la fauſſeté de cette nouvelle; ſi la perte n'eût regardé que nous, elle n'aurait pas fait une impreſſion auſſi profonde; cependant cet accident n'avait aucun rapport direct à l'Indépendance de l'Amérique.

Dans le tableau géographique que l'Hiſtorien a tracé des treize Etats, il eſt tombé dans des erreurs ſi groſſieres, qu'entreprendre de les relever en particulier ſerait une tâche qui paſſerait les bornes que je me ſuis preſcrites. Et comme c'eſt un ſujet qui n'intéreſſe ni l'hiſtoire, ni la politique, ni la morale, & que la ſituation phyſique & locale du pays le réfute ſuffiſamment, je le paſſerai ſous ſilence. Je me bornerai à remarquer que je n'ai jamais encore vu de deſcription de l'Amérique, faite en Europe, qui fût fidele, & qu'il eſt impoſſible de s'en former une idée juſte, à moins de s'y tranſporter.

Quoique j'aie étendu ces remarques bien au-délà de ce que je m'étais proposé; je suis, cependant, obligé d'omettre plusieurs observations, qui d'abord étaient entrées dans mon plan. J'aurais voulu ne pas trouver occasion d'en faire aucune. Mais les fausses notions qu'un ouvrage de cette célébrité pouvait répandre, & les impressions défavorables qu'il pouvait faire, serviront d'apologie à ces remarques, & d'excuse pour la liberté avec laquelle elles sont faites.

J'observe que l'Historien Philosophe a fait une espece d'Extrait d'une partie considérable du pamphlet intitulé le *Sens Commun* & l'a fait passer sous cette forme dans son ouvrage. Mais il est encore d'autres endroits où l'Auteur a puisé librement dans le même pamphlet, sans en faire l'aveu. La différence entre le gouvernement & la société qui commence cette Histoire de la Révolution Américaine est tirée de ce pamphlet; &, quoiqu'il y ait des passages empruntés presque littéralement, l'Auteur a fondu le tout dans son ouvrage; comme si c'eût été son propre bien. La teneur entiere des remarques de l'Historien à ce sujet est empruntée si fidélement des idées répandues dans le *Sens Commun*, que la différence n'est que dans les mots & dans l'arran-

gement des penſées, les penſées ſont reſtées les mêmes. (On peut en voir un échantillon dans la comparaiſon des paſſages oppoſés des deux colonnes ſuivantes.)

Sens commun.	*Mr. Raynal.*
Quelques Ecrivains ont confondu la ſociété avec le gouvernement de maniere à laiſſer peu ou point de diſtinction entre l'un & l'autre; mais non-ſeulement ils different; ils ont même une origine différente.	Il faut bien ſe donner de garde de confondre enſemble les ſociétes & le gouvernement. Pour les connaître cherchons leur origine.
La ſociété eſt née de nos beſoins & le gouvernement de nos vices. La premiere tend toujours *poſitivement* à notre bonheur, en réuniſſant les affections, le ſecond y tend négativement en réprimant nos vices.	Ainſi la ſociété eſt née des beſoins des hommes, le gouvernement eſt né de leurs vices. La ſociété tend toujours au bien; le gouvernement doit toujours tendre à réprimer le mal.
Afin de ſe faire une idée claire & juſte de l'objet & de la fin du gouvernement, ſuppoſons un petit nombre d'hommes, ſe rencontrant dans quelque partie iſolée de la terre,	L'homme jeté comme au hazard ſur ce globe, environné de tous les maux de la nature; obligé ſans ceſſe de défendre & de protéger ſa vie contre les orages & les tempêtes de l'air, con-

séquestrés de tout le reste. Ils représenteront alors la population de tel pays que ce soit ou celle de l'Univers. Dans cet état de liberté naturelle, la société sera le premier objet de leur pensée. Mille motifs les y exciteront. La force d'un seul homme est tellement inégale à ses besoins, son esprit si peu propre à une solitude perpétuelle, qu'il est bientôt obligé de chercher des secours auprès d'un autre qui lui demande à son tour le réciproque. Quatre ou cinq ainsi réunis seront en état de construire un abri passable dans le milieu des déserts ; mais *un seul* homme se fatiguerait au-delà de la sphere commune de la vie humaine, sans venir à bout de rien : quand il aurait abattu du bois, il ne pourrait le transporter ; l'ayant transporté, il ne pourrait l'élever dans les airs ; en même tems, la faim le chasserait de son travail, tre les inondations des eaux, contre le feu & les incendies des volcans, contre l'intempérie des zônes ou brûlantes ou glacées ; contre la stérilité de la terre qui lui refuse des alimens, où sa malheureuse fécondité fait germer sous ses pas des poisons ; enfin contre les dents des bêtes féroces, qui lui disputent son séjour & sa proie, & le combattant lui-même, semblent vouloir se rendre les dominatrices de ce monde dont il croit être le maître. L'homme dans cet état, seul & abandonné à lui-même ne pouvait rien pour sa conservation. Il a donc fallu qu'il se réunit & s'associât avec ses semblables pour mettre en commun leurs forces & leur intelligence.

& chaque besoin l'apellerait d'un côté différent. La maladie & l'infortune suffiraient pour lui donner la mort; car quand elles ne seraient pas immédiatement mortelles, chacune, cependant, le mettrait hors d'état de vivre, & le réduirait, à une situation où l'on pourrait dire, qu'il est plutôt condamné à périr qu'à mourir. C'est ainsi que la nécessité, semblable à la gravitation, ferait de nos émigrans, nouveaux débarqués, une société dont les avantages réciproques suspendraient ou feraient oublier l'utilité des principes des loix & du gouvernement, chacun d'eux observant exactement les loix de la justice à l'égard l'un de l'autre. Mais comme rien n'est inaccessible au vice dans ce monde sublunaire, il arrivera nécessairement qu'à proportion qu'ils vaincront les premieres difficultés de l'émigration qui les forcent à se

C'est par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux; qu'il a façonné ce globe à son usage, contenu les fleuves, asservi les mers, assuré sa subsistance, conquis une partie des animaux en les obligeant de le servir, & repoussé les autres loin de son Empire au fond des déserts ou des bois, où leur nombre diminue de siecle en siecle. Ce qu'un homme seul n'aurait pu, les hommes l'ont exécuté de concert; & tous ensemble ils conservent leur ouvrage.

Telle est l'origine, tels sont l'avantage & le but de la société.

Le gouvernement doit sa naissance à la nécef-

réunir en commun, ils commenceront à se relâcher dans leur devoir & dans leur attachement l'un envers l'autre; & cette négligence indiquera la nécessité d'établir quelque forme de gouvernement, pour suppléer au défaut de la morale.

sité de prévenir & de réprimer les injures que les associés avaient à craindre les uns de la part des autres.

C'est la sentinelle qui veille pour empêcher que les travaux communs ne soient troublés.



Coup-d'œil sur la conduite du Ministere Britannique envers la Hollande, sur les dernieres révolutions qu'il a éprouvées & sur la disposition des esprits en Amérique envers l'Angleterre.

MAIS comme il est tems que je finisse ces observations, je laisse là toute autre remarque sur l'écrit de Mr. Raynal. Je vais jeter un coup-d'œil rapide sur l'état des affaires publiques, à commencer du tems où l'histoire de la Révolution Américaine fut publiée.

Un esprit habitué à des actions basses & injustes, poursuit de même, sans jamais suivre d'autre impulsion que celle de la partialité nationale; autrement, pourrait-on rendre compte de la déclaration de guerre faite par l'Angleterre à la Hol-

lande. Pour ſe former une idée de la politique qui dirigeait alors le Miniſtere Britannique, il faut ſe repréſenter l'opinion que la Nation Anglaiſe, en général, s'était formée des Hollandais, & calculer ſa politique ſur les avantages qu'elle en eſpérait & non ſur la juſtice qu'elle croyait y voir.

Si l'Angleterre eût jamais penſé que les Pays-Bas-Unis feraient cauſe commune avec la France, l'Eſpagne, & l'Amérique ; le Miniſtere Anglais eût-il jamais oſé les provoquer ? C'eût-été une erreur en politique ; à moins qu'on ne lui attribue l'idée d'avoir voulu accélérer l'époque d'une criſe aſſez déſeſpérante, pour juſtifier les conceſſions qu'il prévoyait devoir accorder un jour ou l'autre, & pour leſquelles il avait beſoin de ſe préparer une excuſe aux yeux de l'Univers. Il eſt des temps & des hommes qui ont beſoin de prétexte pour couvrir leur ſoumiſſion ſemblables à ces vaiſſeaux qui, déſemparés dans une action, attendent l'approche d'un navire plus fort, & ſont ravis de trouver cette occaſion pour ſauver leur honneur. Eſt-ce grandeur d'ame ? Eſt-ce petiteſſe d'eſprit ? C'eſt-ce que je n'examinerai pas. J'inclinerais pourtant pour le dernier ſentiment ; car cette conduite paraît ſupoſer un eſprit trop faible

pour savoir suporter l'infortune dans son véritable état. Mais la conduite du Ministere Britannique a montré que ce n'était pas son plan de politique, & qu'il faut lui chercher d'autres motifs.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que les Anglais s'étaient formés une opinion extrêmement désavantageuse de la nation Belgique. Ils l'ont regardée comme un peuple fait pour dévorer toute espece d'humiliation; qu'ils pouvaient insulter suivant leur caprice, piller suivant leur desirs, sans que les Hollandais osassent se vanger.

Si telle fut la marche du Cabinet Britannique, on en devine aisément la raison; il s'était imaginé qu'en pillant à la nation Hollandaise quelques millions de livres-sterlings (& le pillage est un moyen pour gagner la faveur populaire) il pourrait faire la paix avec elle, quand il voudrait, & à telles conditions qu'il imaginerait de proposer. Aussi le pillage eut à peine été achevé, que l'accommodement fut proposé; mais avec les conséquences que tout le monde sait. Quand une fois l'esprit a perdu le sentiment de sa propre dignité, il perd en même tems la capacité de l'aprécier dans les autres. La guerre Américaine a jeté l'Angleterre dans une si grande variété de situations absurdes, qu'en jugeant d'après elle-même, elle ne

voit pas en quoi peut conſiſter la dignité nationale chez les autres peuples; elle attendait des Pays-Bas-Unis ſoumiſſion & duplicité, & cette mépriſe réſultait de ce qu'elle avait joué ce rôle en nombre d'occaſions dans la guerre actuelle.

Entrer en alliance ou en quelque liaiſon avec la Grande-Bretagne eſt donc une ſituation peu ſûre & peu conforme à la bonne politique. Les Pays-Bas-Unis & l'Amérique-Unie ſont des preuves frappantes de cette remarque: que ces deux pays deviennent les alliés de la France & de l'Eſpagne; la Grande-Bretagne aura pour eux des ménagemens & même du reſpect; qu'ils redeviennent les alliés de l'Angleterre elle continuera à les inſulter & à les piller. Dans le premier cas elle craint de les offenſer, parce qu'ils ont des forces pour les ſecourir. Dans le ſecond cas, ces craintes n'exiſtent plus. Au moins telle a été ſa conduite.

Un autre événement qui a eu lieu depuis la publication de l'ouvrage de Mr. Raynal, & même depuis que j'ai mis la premiere main à ces remarques, eſt le changement arrivé dans le Miniſtere Britannique. Quel ſera le ſyſtême de conduite du cabinet actuel à l'égard de l'Amérique? c'eſt encore une choſe inconnue; ce n'eſt pas même une choſe de grande importan-

ce, à moins qu'il ne soit disposé sérieusement à une paix honorable & générale.

Une longue expérience a montré non-seulement l'impossibilité de subjuguer l'Amérique ; mais l'impossibilité plus grande encore de subjuguer son esprit, c'est-à-dire de la ramener à son ancienne habitude de penser. Depuis le commencement de la guerre, qui bientôt aura duré huit années, des milliers d'habitans ont avancé & avancent journellement vers le premier degré de l'âge viril. Toute cette génération ne connaît l'Anglais que pour un ennemi barbare. Elle regarde l'indépendance de l'Amérique comme le gouvernement établi & naturel du pays ; aussi bien que celui d'Angleterre le paraît à un Anglais. D'un autre côté des milliers d'hommes, plus âgés, qui étaient dans les préjugés Britanniques, les ont abandonné & les abandonnent journellement dans les diverses situations des affaires & de la vie. Les progrès naturels de la génération, qui va toujours changeant, operent chaque jour au préjudice de la Grande-Bretagne. Le tems & la mort, de rudes ennemis à combattre, une guerre perpétuelle contre ses intérêts, les bills de mortalité sont, dans chaque partie de l'Amérique ; les thermometres de son crédit expirant. Les enfans au

berceau fontinftruits à regarder l'Angleterre comme leur feule ennemie. Ils n'entendent parler que de fes cruautés; de leurs peres, de leurs oncles, de leurs autres parens maffacrés; ils voient les ruines ou les cendres des maifons détruites ou brûlées; & tous ceux qui les environnent leur répetent fans ceffe : *ce font les Bretons qui ont fait tout cela.*

Voilà des circonftances auxquelles un politique Anglais, qui n'obferve l'homme que dans l'âge viril, ne fait aucune attention. Il ne s'embaraffe que des parties qui croiffent fous fes yeux & à fa portée en Angleterre, fans penfer avec quelle rapidité la génération, préfente en Amérique augmente, fans qu'il y faffe attention, ni elle à lui : en peu d'années tout fouvenir perfonnel fera effacé. On ne faura guere & on s'informera rarement quel eft le Roi ou le Miniftre en Angleterre.

La nouvelle adminiftration Britannique (*on voit que Mr. Paine parle du Miniftere de Rockingham & de Fox, qui n'a fait que paraître & difparaître fur l'horifon politique*) eft compofée de perfonnes qui fe font toujours déclarées contre la guerre, ou qui ont conftamment défavoué toutes les mefures violentes de l'ancien miniftere. Ils envifageaient la guerre Américaine comme un fléau pour l'Angleterre

même, & s'y opposerent sur ce principe. Mais qu'est-ce que cela pour les Américains? Ils n'ont rien à faire avec les partis qui divisent l'Angleterre. Les querelles particulieres ne font rien pour eux. Elle ne s'offre à leur yeux que sous le rapport d'un pays entier, qui leur fait la guerre & qui doit faire la paix avec eux.

Quand tous les Ministres Anglais seraient des Chatham, cela n'ajouterait point, ou que peu de poids dans la balance de la politique Américaine. La mort est venue à propos, pour conserver à la mémoire de ce grand homme d'Etat *cette Réputation* qu'il aurait perdue, si ses jours eussent été prolongés. Ses plans & ses opinions, vers les dernieres années de sa vie, auraient été suivies d'autant de conséquences fâcheuses & condamnés aussi violemment en Amérique que ceux du Lord North; & pour un homme sage, ils étaient remplis d'inconséquences qui dégéneraient en absurdités.

C'était apparemment une erreur de plusieurs des membres de l'ancienne minorité que de supposer que l'Amérique se prêterait, s'ils étaient en place, à des arrangemens qu'elle aurait rejetés sous la précédente Administration. Cette idée ne peut servir qu'à prolonger la guerre; & la Grande-Bretagne peut, aux dépens de

bien d'autres millions, apprendre les conséquences de telles méprises. Si les nouveaux Ministres évitent sagement cette politique du désespoir, ils prouveront qu'ils sont de meilleurs pilotes & des hommes plus sages qu'on ne l'aurait cru; car on s'attend chaque jour à voir leur barque échouer & se briser sur quelque rocher inconnu.

Mais il est un point qui peut les illustrer. On ne saurait à présent faire une ouverture plus brillante; elle est de nature à recevoir la perfection de la véritable magnanimité & les applaudissemens de l'humanité.

L'Angleterre a besoin d'une réforme totale. Elle a besoin d'un génie vaste & puissant qui embrasse tout l'univers. Au lieu de s'isoler de son isle & d'avoir des querelles avec le monde entier, elle se procurerait un bonheur plus durable; elle acquerrait des richesses plus réelles, en fréquentant généreusement les autres peuples, en disant avec courage; *je ne suis l'ennemie de personne.* Il n'est plus tems d'employer les petits expédiens, la politique artificieuse. L'Europe est trop expérimentée pour s'en laisser imposer, & l'Amérique trop prudente pour être dupée. Il faudrait quelque chose de neuf, un coup de maître. L'idée d'en-

gager l'Amérique par la féduction, à renoncer à fon Indépendance ou à fon alliance, eft une idée au-deffous d'un efprit élevé, c'eft une entreprife indigne d'un homme d'honneur. Quand la politique s'applique à corrompre les principes d'intégrité & à détruire les vertus de l'homme, elle devient déteftable; être homme d'Etat à ce prix, c'eft être fripon en titre d'office. Quiconque tend à cela, laiffe dans fon caractere un vuide qu'on peut remplir de la plus infâme dénomination.

Si les difpofitions de l'Angleterre ne peuvent amener une paix honorable & générale; & fi la guerre eft continuée à tout événement, je ne puis m'empêcher de défirer que les alliances faites ou à faire par l'Amérique, deviennent les feuls objets de la guerre. Elle a befoin de cette occafion pour montrer au monde qu'elle tient fon honneur pour auffi facré que fon Indépendance & qu'elle ne veut, dans aucune fituation, abandonner ceux qu'aucune négociation n'a pu l'engager à abandonner. La paix eft un objet défirable à tout homme qui réfléchit; mais la paix qui entraîne le déshonneur, eft un crime pour le féducteur & une malédiction pour les *féduits*.

Mais ou eft l'impoffibilité, ou, fi l'on

veut, la grande difficulté, qu'il se forme une amitié solide avec la France & l'Espagne, & que l'on se fasse une vertu nationale de renoncer pour toujours à ces préventions invétérées que les Anglais étaient habitués à chérir, & qui, n'ayant servi qu'à les précipiter dans des dettes énormes & à les engager dans des guerres inutiles, empoisonnaient en même tems leur repos & détruisaient leurs mœurs. Nous avons eu les entraves qui les enchaînent encore; mais l'expérience nous en a montré l'erreur, & la réforme de nos opinions nous a guéris.

La véritable idée d'une grande nation est ce qui étend & favorise les principes de la société universelle; dont l'esprit s'éleve sur la sphere des idées locales & considére les hommes, de quelle nation ou profession qu'ils soient, comme les enfans d'un seul Etre suprême. Le délire des conquêtes a eu son tems. Pourquoi les vertus philantropiques n'auraient-elles pas le leur? Les Alexandres & les Césars de l'Antiquité ont laissé derriere eux des monumens de destruction & n'ont transmis qu'un souvenir d'horreur; pendant que ces personnages plus recommandables encore, qui furent les premiers instituteurs de la société & des sciences, ont conservé la gratitude de tous les siecles

cles & de tous les pays. Un seul philosophe, quoique payen, a été plus utile au monde que tous les conquérans qui soient jamais sortis du sein du paganisme.

Si la Révolution Américaine est marquée par l'introduction d'un vaste systême de civilisation, elle recevra du ciel les témoignages les plus éclatans d'approbation, & comme c'est un sujet où la pensée de l'Historien Philosophe brille avec le plus d'éclat; je le recommande à son attention avec l'affection d'un ami & l'ardeur d'un citoyen de l'univers.



Remarques en forme de postscriptum sur les Négociations à entamer entre l'Angleterre & l'Amérique.

DEPUIS que j'ai achevé les remarques précédentes, on a fait passer en Amérique des insinuations pour une paix générale. Sur quelle autorité, sur quel fondement elles sont appuyées & si cet événement est prochain ou éloigné, c'est ce que je n'examinerai pas. Mais, comme ces circonstances doivent être tôt ou tard des objets d'attention sérieuse, il n'est pas hors de propos d'examiner dès à présent, de bonne-foi, quelques points qui sont liés à cet objet ou qui y conduisent.

L'Indépendance Américaine est actuellement aussi fermement établie que celle d'aucun autre pays dans un état de guerre. Ce n'est pas la longueur du tems, c'est le pouvoir qui donne la stabilité. Les Nations en guerre respectent peu les prérogatives de l'antiquité. C'est leur force immédiate & présente ; ce sont leur liaisons politiques qui doivent les soutenir. Ajoutons à cela qu'un droit qui s'éleve aujourd'hui n'est pas moins un droit que s'il avait la sanction de douze siecles ; ainsi l'Indépendance & le gouvernement présent en Amérique ne sont pas plus exposés à la destruction parce qu'ils sont nouvellement établis, que ceux de l'Angleterre parce qu'ils sont plus anciens.

La politique de la Grande-Bretagne, relativement à l'Amérique, fut commencée par l'ignorance & poursuivie par le délire. Pas une demarche qui annonce des traits de lumieres. On dirait qu'elle n'a fait la guerre que pour se rendre misérable & odieuse ; & dans ses dernieres propositions d'accommodement elle a encore montré une totale ignorance du cœur humain & des sentiments naturels & inaltérables qui le meuvent généralement. Quelle que soit la conduite qu'elle tienne ou qu'elle veuille tenir dans cette négociation de paix, c'est encore

une chose qui demande des preuves.

C'est un défaut en politique que de ne pas connaître le cœur humain, & de ne pas étudier l'effet que telle ou telle mesure du gouvernement doit opérer sur l'esprit. Toutes les erreurs du gouvernement Britannique ont pris leur source dans cette erreur.

L'ancien Ministére Britannique agissait avec les hommes comme avec des êtres sans ame, & le Ministere actuel agit avec les Américains, comme s'ils étaient sans mémoire. On dirait que le premier les jugeait incapables d'être affectés, & que le second les croit incapables de ressentiment.

Il est encore un autre point où les politiques se trompent. C'est de ne sçavoir pas calculer juste, de juger mal des conséquences qui doivent résulter de telle ou telle circonstance. Rien n'est plus fréquent dans la vie publique d'un administrateur, ainsi que dans la vie privée d'un particulier, d'entendre les gens se plaindre que tel ou tel moyen a produit un événement directement contraire à ses intentions. Mais la faute en doit-être attribuée au manque de prévoyance; car les moyens produisent toujours leurs conséquences propres & naturelles.

Il est assez probable que dans un traité

de paix, la Grande-Bretagne voudra se réserver quelque poste dans l'Amérique-Septentrionale, peut-être le Canada ou Halifax, ou ces deux provinces à la fois; & je tire cette augure des vues étroites qu'elle a manifestées dans sa politique, qui emploie toujours des moyens dont les conséquences naturelles sont à la fois contraires à son intérêt & à son attente. Il s'agit ici d'examiner si ces établissements lui vaudront la peine d'être gardés & quelles seront les conséquences de cette possession. Quant au Canada, un des deux cas doit arriver : si cette Province vient à se peupler, elle se révoltera ; si elle ne se peuple pas, elle ne vaudra pas la peine d'être conservée. On n'en peut dire autant d'Halifax & des pays circonvoisins.

Mais le Canada ne se peuplera jamais ; il serait superflu d'employer des moyens pour cet effet, la nature seule fera tout.

La Grande-Bretagne peut prodiguer les dépenses pour envoyer de nouveaux colons dans le Canada; mais les descendans de ces colons seront Américains, ainsi que d'autres l'ont été avant-eux. Ils regarderont autour d'eux & verront leurs voisins érigés en Etats souverains & libres, respectés au dehors & commerçant au loin avec l'univers entier ; & l'amour naturel de la liberté, les avantages du

commerce, les charmes de l'indépendance d'un climat plus fortuné & d'un sol plus fertile les attireront au midi : ainsi la Grande-Bretagne fera les fraix & l'Amérique en cueillera les fruits.

On penserait que l'expérience qu'a fait la Grande-Bretagne en Amérique l'aurait guérie de toute idée de fonder des Colonies dans le continent ; & tout ce qu'elle pourra s'y réserver, ne sera pour elle, qu'un champ d'épines & de jalousie, de débats & de contentions, avec un peuple, qui sans cesse ira réclamant des privileges & projetant des révoltes. Elle formera des établissements ; mais ils seront pour les Etats-Unis ; ils en deviendront parties malgré tous les projets que l'on tentera pour l'empêcher, même, sans que les Etats-Unis aient besoin de faire aucun effort pour seconder cette révolution. D'abord elle ne pourrait en tirer des revenus avant qu'ils fussent en état d'en payer. Et lorsqu'ils seront dans cet état, ils auront aussi le pouvoir d'en secouer le joug. On prend bien vîte de l'attachement pour le sol où l'on vit ; on s'intéresse à la prospérité de ce lieu préférablement à tout autre. Peu importe avec quelles opinions on y arrive : le temps, l'intérêt, & de nouvelles liaisons les déracinent aisément La génération

suivante n'est plus celle qui précédait. Si la Grande-Bretagne était vraiment sage, elle saisirait cette occasion pour se débarrasser de toutes les entraves qui l'enchaînent à l'Amérique-Septentrionale, non-seulement afin d'éviter des troubles & des brouilleries dans l'avenir; mais aussi pour sauver la dépense. Les conditions auxquelles l'Angleterre conserverait le Canada, ne doivent tenter l'avidité d'aucune puissance Européenne; c'est une de ces possessions qui ne peut manquer d'être constamment onéreuse à tout propriétaire étranger.

Quant à la nouvelle Ecosse, Halifax devient inutile à l'Angleterre après la guerre actuelle & la perte des Etats-Unis. Un poste, lorsqu'on a perdu la domination au maintien de laquelle il pouvait servir, ne peut occasionner que des dépenses. Il est sans doute des milliers de gens en Angleterre, qui supposent que ces places sont un avantage pour la nation, quoique ce soit tout le contraire, & qu'au lieu de produire de revenus, leur maintien absorbe une partie considérable de ceux de l'Angleterre. Gibraltar est un autre exemple de la mauvaise politique Anglaise. Un poste dont l'on n'a pas besoin en tems de paix & qui n'est d'aucun service en temps de guerre,

doit-être inutile dans tous les temps. Au lieu de fournir des fecours à la marine, il exige au contraire le fecours d'une marine pour être maintenu. Suppofer que Gibraltar commande la Méditérannée ou bien le paffage du commerce de cette mer, c'eft fuppofer une fauffété manifefte, parce que, quoique la Grande-Bretagne retienne ce pofte, elle a perdu les deux autres & tous les avantages qu'elle en attendait. Et dire que tout cela arrive parce que ce pofte eft affiégé par terre & par mer, ce n'eft rien dire: car il en fera toujours de même en tems de guerre, tant que la France & l'Efpagne entretiendront des flottes fupérieures & que la Grande-Bretagne gardera la place, de forte que dans le temps où elle fera pour l'une un roc impénétrable & inacceffible, il féra toujours dans le pouvoir de l'autre de le rendre inutile & extrêmement onéreux.

Je fuppofe qu'un des principaux objets de l'Efpagne en affiégeant ce roc, foit de montrer à l'Angleterre, que quand elle ne ferait pas en état de le prendre, elle peut toujours le commander; c'eft-à-dire le tenir bloqué & montrer que fi l'on ne peut en détruire la garnifon, on peut détruire le port. La féule maniere de réduire Gibraltar ferait d'attaquer la

flotte Britannique. Cette place a pour se soutenir autant de besoin d'une flotte qu'un oiseau a besoin d'ailes pour se procurer sa subsistance; il meurt s'il est blessé dans cet endroit. Il est une autre circonstance à laquelle le peuple Anglais n'a pas donné la moindre attention, c'est la différence entre un pouvoir permanent & un pouvoir accidentel considéré par rapport aux nations.

J'entends par pouvoir permanent cette force inhérente dans une nation naturellement & perpétuellement, qui existe toujours, quoiqu'elle ne soit pas toujours en action, ou toujours dirigée avec la même habileté; & j'entends par pouvoir accidentel, la disposition ou l'exercice heureux & accidentel de la force nationale en tout ou en partie.

Il fut certainement un temps ou toute nation Européenne avec seulement huit ou dix vaisseaux de guerre, égaux à ce que nous appelons actuellement vaisseaux de ligne, aurait jeté l'épouvante chez toutes les autres qui n'avaient pas commencé à construire une marine; quoique la nature leur eût procuré des forces suffisantes pour cet effet. Mais c'est ce qu'on ne peut envisager que comme accidentel & non comme le modèle d'une puissance permanente; cela ne pouvait

durer que jusqu'à ce que ces puissances eussent bâti autant & plus de vaisseaux que la premiere : cette opération faite, une flotte supérieure est nécessaire pour acquérir la supériorité, & une flotte plus puissante encore pour la surpasser. Ainsi vont les hommes bâtissant flotte sur flotte suivant l'occasion, ou la situation des choses. D'après cette observation, il ne souffre plus qu'une question à faire, savoir, quelle puissance peut construire & armer une plus grande quantité de vaisseaux ? La réponse naturelle est celle-ci. C'est la puissance qui a le plus de revenus & le plus d'habitans avec des ports commodes & des côtes bien situées.

La France étant située sur le continent de l'Europe, & la Grande-Bretagne ne voyant autour d'elle que la mer, ces deux situations diverses ont inspiré aux deux pays des idées différentes. Les habitans de la Grande-Bretagne n'ont pu commercer avec l'étranger, ni quitter leur sol natal qu'à l'aide d'édifices mouvans sur une surface liquide; la France ne s'est pas trouvée dans ce cas. Ainsi l'idée d'une marine ne s'est pas offerte à la France d'après la nécessité immédiate & primitive qui l'a fait naître en Angleterre. Mais la question est de savoir, lorsque l'une & l'autre portent leurs efforts & leurs reve-

nus vers le même objet, qui des deux doit l'emporter ? Le revenu actuel de la France est presque le double de celui de l'Angleterre, & le nombre des habitants est encore au-delà du double. Chacune a la même étendue de côtes le long de la Manche. La France s'étend considérablement dans la baye de Biscaye avec une position très-avantageuse sur la Méditerrannée. L'expérience journaliere prouve encore que la pratique & l'exercice forment dans l'une & l'autre de matelots aussi facilement que des soldats. Si donc la Grande-Bretagne peut entretenir cent vaisseaux de ligne, la France peut en maintenir au moins cent cinquante; parce que ses revenus & sa population lui fournissent pour ce surplus les moyens qui manquent à l'Angleterre. Et la seule raison pourquoi elle ne l'a pas fait, c'est quelle n'y a porté son attention que depuis peu. Mais voyant enfin, que la marine est le premier ressort du pouvoir, elle réussira aisément à l'obtenir.

L'Angleterre s'est imaginée faussement & malheureusement pour elle, qu'ayant eu le dessus avec la France quand celleci était inférieure en forces navales; elle devait l'avoir en tous les temps. Mais il est facile de voir que la France n'avait pas essayé ses forces sur mer & qu'elle est en

état d'être auffi fupérieure à l'Angleterre fur cet élément, qu'elle l'eft en revenus & en population. L'Angleterre peut avoir à déplorer le jour où elle n'a confulté que fon infolence & fon injuftice pour provoquer la France fur mer.

Il eft au pouvoir des flottes combinées de conquérir toutes les Ifles des Indes occidentales & d'anéantir la Navigation Britannique dans ces parages. Si la France & l'Efpagne envoyaient toutes leurs forces navales de l'Europe vers ces Ifles, la Grande-Bretagne ne ferait pas en état de les y fuivre avec des forces égales; elle ferait encore inférieure de vingt ou trente vaiffeaux, quand elle y enverrait tous ceux qu'elle a, laiffant tout fon commerce à la merci des Hollandais.

C'eft une maxime qui, je penfe, ne fouffre point d'exception, fur-tout dans les opérations navales, que de grandes forces ne doivent jamais marcher par détachements quand on peut les faire mouvoir en maffe. Mais il faut conduire toutes les forces vers quelqu'objet important, & dont l'heureux fuccès doit avoir un effet décifif pour la guerre. Si les Efpagnols & les François euffent conduit au printems toutes leurs forces dans les Indes Occidentales, les Ifles feraient toutes tom-

bées en leur pouvoir; ils eussent pris & Rodney & sa flotte. Les Etats-Unis peuvent fournir des provisions aux flottes combinées; elles n'ont pas besoin de les faire venir de l'Europe comme l'Angleterre. Le hazard a procuré aux Anglais des avantages que l'infériorité de leur marine ne leur donnait pas lieu d'espérer. Ils se sont vus obligés de fuir devant les flottes combinées. Mais Rodney a deux fois eu le bonheur de rencontrer des escadres detachées, auxquelles il était superieur en nombre : la premiere fois près du Cap St. Vincent, où il avait près de deux vaisseaux contre un; & la seconde fois dans les Indes-Occidentales, où il avait une supériorité de près d'un quart.

Des victoires de cette espèce s'obtiennent d'elles mêmes; on peut les gagner sans gloire & les perdre sans honte; on ne les doit attribuer qu'au hazard de la rencontre & non à l'habileté supérieure. L'Amiral qui les remporta dans trois engagement antérieurs au dernier, ne put obtenir aucun avantage avec des flottes égales à la sienne & se tira d'affaire en évitant le combat. Enfin si l'on peut dire que la Grande-Bretagne a de nombreux ennemis, cela prouve aussi qu'elle a commis bien des insultes. Les outrages attirent la haine des nations comme celle des indivi-

dus. Le mépris des bienféances de la part de la Cour Britannique fe manifefte également dans les odes des jours de naiffance & de la nouvelle année ; ces pieces de poéfies ne font propres qu'à entretenir le bas peuple dans l'illufion & à choquer les gens de goût. Ses procédés tyranniques & fes outrages intolérables fur les mers lui avaient attiré la haine de toutes les nations commerçantes. Ses flottes n'étaient pour elle que des inftrumens de pillage, elle jouait fur la furface des mers le rôle que joue le requin dans les flots ; mais les Puiffances combinées ont choifi un rôle bien différent ; elles tendent à l'immortalité en jetant les fondements d'une liberté parfaite fur l'océan, à laquelle toutes les nations ont un droit inconteftable & qu'elles font intéreffées à voir établir. La mer eft un chemin ouvert à toutes les nations ; quiconque s'arroge des prérogatives fur cet élément, eft un infracteur du droit des gens; il s'attire à jufte titre la punition des autres.

Peut-être ferait-il bon pour le repos futur du genre humain, d'établir pour article de la paix prochaine, qu'en temps de paix aucune nation ne pourrait entretenir qu'un certain nombre de vaiffeaux de guerre. Au moins cette idée

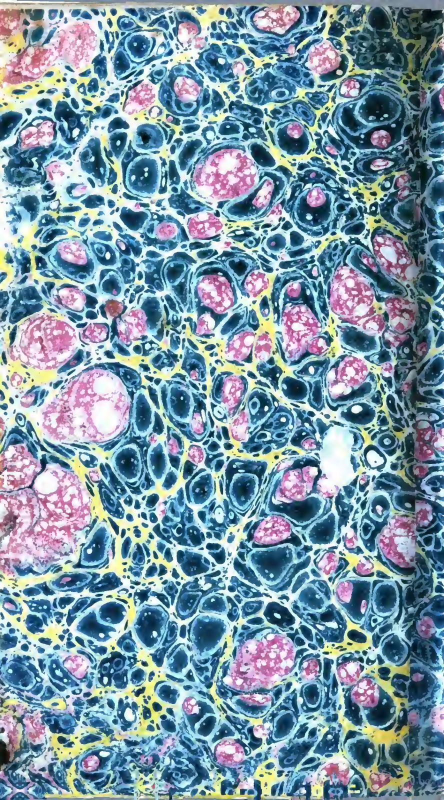
devrait-elle être adoptée en partie ; car, suivant le torrent de la mode ; la moitié du monde va se répandre sur les mers, & l'on ne saurait assigner l'étendue que va prendre la navigation des diverses Nations. Une autre raison, c'est que la navigation n'ajoute rien aux mœurs du peuple. La vie séquestrée qui accompagne le service de mer écarte les occasions de se mêler dans la société ; elle n'occasionne que trop souvent une rudesse d'idée & de langage, & plus encore dans le service des vaisseaux de guerre que dans celui des vaisseaux marchands ; dans ce dernier service, il y a plus d'occasions de communiquer avec le monde & la société. Cette remarque est cependant générale, elle n'appartient pas à un pays exclusivement.

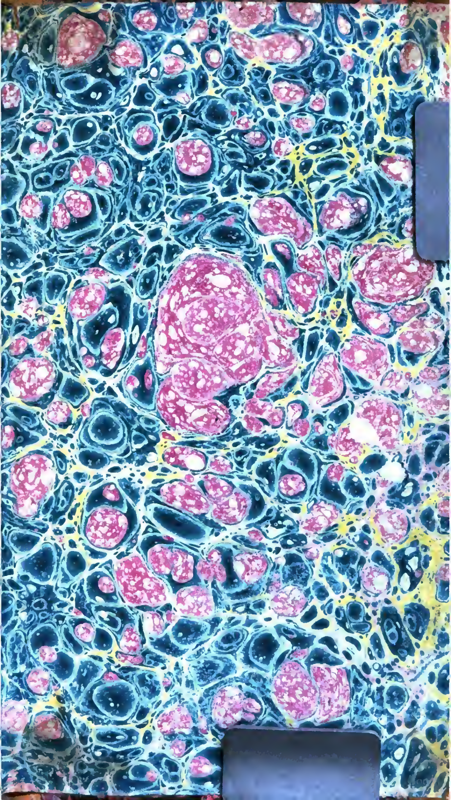
La Grande-Bretagne a fait actuellement une épreuve de sept ans & une dépense d'environ cent millions de livres-sterlings ; & chaque mois qu'elle differe de conclure la paix lui coûte un autre million, audessus des dépenses ordinaires du gouvernement, qui exige un autre million de plus ; de sorte qu'elle dépense deux millions par mois, somme qui équivaut justement à la dépense annuelle de l'Amérique, y compris toutes les charges. Qu'on juge par-là qui

des deux eſt en état de ſoutenir la partie le plus long-temps. Elle a pareillement bien des fautes à expier. Au lieu donc d'affecter le même ton d'arrogance, qui ne ſert qu'à diminuer ſon crédit en augmentant le reſſentiment des autres peuples, elle ferait beaucoup mieux de s'occuper chez elle de la réforme des mœurs & de l'économie fiſcale, d'entretenir la paix avec ſes voiſins & de ne plus penſer à la guerre.

De Philadelphie, 21 Août 1782.

TABLE DES MATIERES.






BIBLIO